

Adolphe Nantel

La terre du huitième



BeQ

Adolphe Nantel

1886-1954

La terre du huitième

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 209 : version 1.01

Adolphe Nantel (1886-1954) a été typographe, journaliste et écrivain. Il a collaboré à de nombreux journaux, dont *Le Devoir* et *La Presse*. Il a écrit quelques romans du terroir : *Au pays des bûcherons* (1932), *La Terre du huitième* (1942) et *À la hache* (1932), qui lui valut le prix David l'année suivante.

Dessin de couverture : Busnel, pour illustrer *Le Débutant*, d'Arsène Besette.

La terre du huitième

(Éditions de l'Arbre, Montréal, 1942.)

I

Jean Berlouin

Jean Berlouin, le nouveau commis de la *Laurentide Company*, au lac Guénard, en Berthier, vient de passer sa première nuit dans la forêt. Une senteur forte de terre, qui fermenta durant l'orage de la nuit, pénètre dans la cambuse de billes rondes et soudées par les mousses mordorées. Berlouin retrouve sur sa couverture de laine le brouillon de rimettes griffonnées la veille, son adieu à la métropole qui l'a tant fait souffrir.

Il se lève et marche jusqu'à la porte ouverte, soutenue par des pentures de cuir d'original. Un ours fouille dans les déchets de la cuisine, à dix pas, en philosophe épicurien. La nature des premiers jours de juin sourit à Berlouin. Ouvrant les bras à la clarté chaude et tremblotante du matin, le nouveau venu parmi les bûcherons tressaille, lève la tête bien haut et lance un cri de joie.

Après un plongeon dans le lac, que sillonnent des

centaines de canards sauvages, Berlouin déjeune sur le pouce : de la mélasse avec deux croûtons durcis. Il s'engage ensuite dans la sente qui conduit à la digue.

Juin tire de la terre le foin des bordures qui s'allonge. Les jeunes feuillages se mirent dans le réservoir créé par la chaussée de sable pour emmagasiner les eaux du Guénard afin de faciliter le flottage du bois vers la rivière Mattawin. La rosée a soufflé des perles sur toutes les tiges. Parmi les jeunes fougères des sous-bois, de nombreuses chicorées se balancent sous le vent qui monte déjà des vallées lointaines. Des pompons de barrettes s'accrochent aux rebords de la sente embroussaillée. Les pétales bleu-vif des capitules jettent leur grâce dans l'air flou. Au milieu des bouquets de fleurs ouvertes, des boutons rosés attendent la piqure du midi. Le chemin s'égaie d'arabesques graciles où des grosses mouches à ventre vert essaient des acrobaties.

Le soleil monte comme un ballon en baudruche en se dégageant des arbres effilés. Une voiture de « portageur » croise Jean Berlouin. Un sac d'avoine coule par les fissures de la boîte mal jointe et les moineaux pillards se gavent à crever. Quelques bâcherons suivent. La sueur mouille leur front. Les chapeaux poussiéreux pendent au bout de leurs bras.

Les uns parlent des femmes laissées au village. Quelques adolescents apprennent à jurer.

Jean Berlouin s'enfonce davantage dans les taillis fourrés de framboisiers sur lesquels se précisent des furoncles verts. Un levraut saute la route et ses oreilles penchées éparpillent des jalons d'ombre sur sa course. Des jeunes peupliers croissent en pendentifs dans les fentes d'un rocher droit. Plusieurs oiseaux noirs et rouges s'y accrochent comme des fruits.

La digue se précise à travers les millions d'aiguilles des bosquets de pins qui crèvent des bulles de lumière. Ici et là, des tentes, énormes champignons. Les conifères jettent leur ombre douce sur une table taillée à la hache. Un étourneau, apeuré par les pas du promeneur cassant des branches mortes, plonge dans un bol de gruau pour en ressortir tout empêtré, gluant, blanchâtre. Il vole vers une bûche flottante puis se regarde dans l'eau. Berlouin ne peut réprimer un rire franc : le petit être ailé lui rappelle certains hommes de la ville dans le monde des lettres. La ville ! Déjà il se sent détaché de son passé...

Berlouin s'asseyait sur le rivage du lac Guénard et, de l'oreille et de l'œil, fait l'inspection de son domaine. Tout autour de lui, les arbres arrondissent des feuilles vert tendre, dardent des flèches menues et bruissent doucement. Au milieu, les cèdres coupent des peupliers

d'une blancheur de chair. Les branches imitent des bras tendus vers l'idéal, implorent une caresse de l'azur. Les chants d'oiseaux invisibles roulent d'une ramure à l'autre.

Jean frissonne. C'est le chant d'oiseaux invisibles qui lui a inspiré de fuir dans la nature. Il s'étonne maintenant de se rappeler presque sans amertume cet après-midi de fin d'avril où, dans son étroite cellule de la prison de Bordeaux, il avait entendu chanter des oiseaux qu'il ne pouvait pas voir. La semaine suivante, après trois mois de détention pour une première faute, il retrouvait sa liberté. Jean n'avait pas hésité. Sa résolution était prise. Un ami, connu au collège, l'aida à obtenir son emploi à la *Laurentide Company*.

Petit-fils d'habitant et fils d'ouvrier, mal lesté d'études classiques non terminées, Jean avait connu le chômage et les mauvais camarades. Ayant compris qu'il lui fallait rompre avec sa misère et ses tentations, il était parti pour le lac Guénard avec une joie mêlée d'appréhension. Comment s'adapterait-il à la vie dure qu'il abordait ? Combien de temps lui faudrait-il pour réapprendre à vivre et se débarrasser du poids de sa jeunesse perdue ?

Berlouin se redresse et sourit. Une nuit a suffi, lui semble-t-il, pour le guérir.

Des pas sur la mousse : Jean se retourne et se trouve face à face avec le contremaître des travaux, Arthur Deslauriers :

– Bonjour, le commis. Il fait beau, ben beau !

– Un temps comme on n'en voit pas ailleurs, monsieur Deslauriers.

– Je veux que vous alliez au lac du Caribou avertir William Dorval, le « gardeux de dam », pour qu'il lâche l'eau à soir, parce que je veux sauter cinq mille bûches dans la rivière du Poste et son creek est à sec.

– Très bien, mais la route à suivre ?

– Suivez mes marques faites sur les arbres avec une hache. Vous tomberez dans le grand chemin d'hiver. Il donne sur le Caribou.

Le commis salue puis, après quelques pas, commence à escalader la route étroite accrochée comme un ruban au plus haut sommet. L'échelle d'humus à laquelle il grimpe est un petit sentier ouvert par des bûcherons « piquant au plus court » vers le repos du soir. Ce matin, elle hisse Berlouin près des nuages, à huit cents pieds au-dessus du lac Guénard. Le jeune homme s'arrête au sommet.

Le soleil jette ses feux sur le versant du sud. De l'autre côté, la nuit s'attarde aux flancs des coteaux, au creux d'une vallée. À perte de vue, un arc de verdure se

déroule. Berlouin suit de l'œil le tunnel de la lumière, rouleau de fer rougi jetant sa pesanteur de l'avenue féerique des nuages. La clarté vient en vagues, en ondes, en caresses. Jean a voulu s'évader dans un monde de joie, dans un climat nouveau. C'est bien ici le royaume des éblouissements et des visions neuves.

Le commis descend la pente opposée de la montagne et rejoint quatre draveurs. L'un d'eux, Maurice Miron, enfonce son pic avec ardeur dans la route bouleversée puis, en ponctuant son invitation d'un gros rire gras :

– Je gage que c'est vous, le nouveau commis ? Venez donc jouer une partie de whist. C'est pic atout... pelle demandée.

Berlouin sourit à ces rustres, cligne de l'œil à la vue de leurs biceps d'acier et continue sa marche. Au détour du sentier du lac du Caribou, il s'arrête, surpris. À dix pas devant lui, deux gosses sont assis sur une roche : une fillette de cinq ans et son frère, probablement, un peu plus âgé. Tous deux épient quelque chose dans le sous-bois ; ils ne voient pas Berlouin qui demeure bouche bée.

Le bambin, très blond, avec ses cheveux tombant en tire-bouchons sur les épaules, semble étirer dans la forêt des « torquettes » de tire de la Sainte-Catherine. Il est nu-pieds. Sur les genoux et aux jarrets, les tiges des

framboisiers ont tracé de longues éraflures. La peau de ce petit corps est cuite par le soleil et ressemble au cuir souple du chevreau. La culotte, taillée dans un sac à farine, est déchirée et la chemise en flanelle bleue pend comme une énorme libellule.

La robe de la fillette, qu'ont cependant pâlie de nombreux lavages, porte encore l'estampe de la minoterie *Glenora*. La bambine a dans ses cheveux bruns une boucle jaune, reste d'une cravate abandonnée peut-être par un bûcheron. Son teint est iodé, d'un brun chaud de Gaspésienne. Elle regarde un lièvre, assis sur le derrière, qui coupe les bourgeons bas d'un tremble.

Jean tousse. Les enfants l'aperçoivent sans surprise.

– Ton nom, mon petit ?

– Jean Latourelle. On reste pas loin d'icite. Venez donc voir ma charrue et mes bœufs ! C'est mon oncle Alez qui les a taillés au couteau, dans l'érable.

Latourelle ? Le commis se souvient qu'on a prononcé ce nom devant lui. C'est celui d'un brave homme qui, pour se créer plus vite un foyer en « faisant » de la terre, devient, l'hiver, entrepreneur en coupe de bois.

La cambuse de billes rondes tortille sa fumée tout près. Jean Berlouin donne la main aux deux enfants qui le guident et la mesure est bientôt visible. Elle a trois

portes ouvertes. L'une donne sur le logis du colon et de sa famille, une autre sur le quartier des bûcherons, la troisième sur l'écurie. Cinq marmots jouent dans le sable réchauffé, pieds nus, dépenaillés et gentils. Jean Latourelle les présente à Berlouin :

– Lisette, elle, joue pas encore. C'est le paquet qui se traîne sur le pas de la porte. Manuel ! Il commence à marcher ; le v'là qui mange encore de la terre, le salaud. Les autres sont au coin du campe : Gène, Félicie et la Trude. Quens ! le sapré Félicie qui bat mes bœufs. Si je l'empoigne, le véreux !

Le petit bonhomme prend la course. Les trois plus vieux des bambins, à la vue du visiteur, plongent, effarouchés, derrière la maison rustique. Manuel fait une moue de gosse épouvanté. Lisette seule, rouge comme une pomme, le fessier nu entre deux rondins, se moque de la vie et tire de ses petits doigts la queue d'un chien roux, qui sommeille à ses côtés.

Des langes sèchent sur les aulnes courbés, autour de la margelle du puits. Du lait dans une écuelle de bois invite les mouches nombreuses, aux ailes blanches. Une chatte se passe sur les babines le fard de sa petite langue aussi mince qu'une feuille de rose et rappelle à Jean Berlouin les gestes câlins d'une ancienne maîtresse. Le jeune homme approche du seuil de la

porte. Doit-il entrer ? Sur un banc, en face de la fenêtre ouverte, une femme, madame Latourelle sans doute, forte, brune et cambrée, donne un sein dodu à un bébé, qui rue de toute la force de ses petons. Elle aperçoit le visiteur.

– Excusez-moi si je ne me dérange pas, monsieur. Mon gourmand de Donat veut déjeuner à la chaleur. Faites comme chez vous. Ti-Jean, donne donc une chaise propre à monsieur.

Sans fausse honte, comme ses aïeules, la maman continue à allaiter son enfant.

– Madame, dit Berlouin, vous avez une belle famille !

– Ça m'en fait sept : Jean, Félix, Gertrude, Eugène, comme son père, Emmanuel, Lisette et mon gros toutou de Donat.

– C'est admirable ! Mais comment pouvez-vous vous imposer le surcroît de besogne du chantier à conduire ici ?

– J'ai ma sœur Régine ; elle a dix-neuf ans et elle m'aide. Je l'attends d'une minute à l'autre. Elle est allée se baigner. Quant à la besogne, bien, le travail n'a jamais tué personne. Le matin, quand mon mari se lève, je me lève aussi. Ma boulange est finie et les pains sont enfournés avant le jour. Le midi, les draveurs mangent

au bois. Et les petits, bien, mon Dieu, ils courent, se salissent et se soignent tout seuls. C'est de santé, vous savez. La nuit, ils dorment comme des bûches. Et si je me dorlotais, comme certaines de mes amies à la ville, c'est sûr que je n'arriverais pas. Mon homme travaille fort : faut que je fasse ma part. Et pour couper au plus court, monsieur, je vous dis que les enfants, ça n'appauvrit pas. C'est ça qui fait le bonheur.

Elle est bien obligée de couper au plus court : une voix tremblante crie :

– Mouman, j'ai faim... une beulée...

C'est Gertrude, qui vient de se glisser jusqu'aux jupes maternelles. Ses petits doigts s'accrochent désespérément à la rude étoffe grise et les yeux de petit chat apeuré de la bambine ne cessent de dévisager l'inconnu. Madame Latourelle se lève, sans rattacher sa blouse, ouvre le bahut et en sort un pain énorme, symbole de cette forte maisonnée. Elle en beurre une tranche qu'elle donne à la petite.

– Moi itou, j'en veux... eu... eu...

Eugène, entré silencieusement, est déjà collé à sa mère. Une seconde tranche tombe de la huche. Lisette apparaît au seuil de la porte. Ses grands yeux, à teintes de topazes, dévorent toute la pièce. Elle criaille, menottes tendues :

– Man, man, man, beulée... beulée à Zette.

Emmanuel, serré entre le poêle et la muraille, suce son pouce et regarde sa mère, tête penchée, l'œil sournois. La gêne l'a rendu plus que muet. Il est rouge comme une pivoine. La maman est tout de suite à côté de lui. Il agrippe son morceau de pain, le laisse tomber dans la poussière du parquet, le ramasse, le casse gloutonnement, l'avale en deux bouchées et se sauve, ivre de sauvagerie. La maman Latourelle, souriante, avant de refermer le buffet :

– Vous autres, les grands ?

Félix regarde son jeune frère Jean. Celui-ci, sérieux, fixe l'hôte puis reporte la vue sur Félix, qui lui fait des signes de la tête aussi rapides que des battements d'ailes. Finalement, Jeannot bombe sa petite poitrine et dit :

– Nous deux, on mangera à midi !

Le brave gosse s'approche ensuite de l'étranger, lui touche le bras et chantonne :

– Venez-vous voir mes castors, à c'te heure ?

Berlouin sent monter en lui toute l'ivresse du bonheur. Sa vie d'hier est abolie. En route donc, de curiosités en merveilles ! Le petit guide sort d'un bond. Le jeune homme le suit, amusé, libre comme un enfant. Il s'abandonne sans résistance à la fantaisie de sa

prodigieuse aventure. Soudain, une voix pressée, de l'intérieur de la maison, crie quelque chose.

La mère, scandalisée :

– Tu n'as pas honte, Eugène, si le monsieur de la ville t'entendait ?

Berlouin a entendu. Son sourire s'accroît et les supplications du marmot se mêlent au roucoulement d'un chardonneret. Gorge bombée autant qu'un jaune d'œuf, l'oiseau chante la satisfaction des midis chauds.

Jean Latourelle, sautant comme un lapin, se dirige vers un petit lac, situé à un demi-mille du chantier. Berlouin, l'estomac secoué par la marche et dilaté par le grand air, regrette un peu de n'avoir pas demandé une « beurrée » à la belle forestière !

Les enjambées sautillantes du marmot obligent Berlouin à allonger ses pas. L'enfant a une souplesse d'oiseau-mouche. Le bosquet de peupliers qu'ils traversent fond graduellement. Un bruit insolite fait relever les têtes. Dans un arbre voisin, un chat sauvage, tout pelotonné, déboûle jusqu'au sol, se sauve et disparaît, rond comme une boule, dans un trou. On traverse une « jonchaie » qui jette au visage une humidité de grenouille. Puis on atteint le royaume secret des castors.

Un talus en dos de cheval, entre deux collines,

retient l'eau d'un ruisseau. La chaussée est longue. Au moins trois arpents. Elle est couverte de foin bleu. Des branches sortent de l'herbe comme des ossements d'animaux dans un pré. Au centre de l'infime élévation s'échancre un canal régulateur où l'eau, soie de chemisette se déroulant sans arrêt, coule et tombe en blancheurs écumeuses. Le petit lac va lécher les monts voisins et refoule l'eau jusqu'à leur base. Tout au fond de cet horizon clair et plat, l'œil découvre une dizaine de huttes couvertes de foin et d'herbages. Quelques-unes sont jaunes. La neige du dernier hiver a cependant bruni l'humus des parois.

La rive est encombrée de souches. Plusieurs ont un diamètre de dix pouces. Elles sont rongées diagonalement et se terminent en pointe, toutes semblables. Des arbres nouvellement abattus lancent encore vers le ciel leurs grosses branches dépouillées de feuillage et d'écorce. Ces « ravages » s'étalent jusqu'à mi-colline ; on s'imagine voir des abattis de bûcherons.

Deux castors nagent vite, en torpilles, la bouche pleine de brindilles vertes : fagots d'émeraude à la dérive. Vers les huttes les branches sont tirées et disparaissent soudain, happées par le remous des corps luisants et assouplis. La queue aplatie en truelle brille un moment, comme un casque d'acier, pour s'enfoncer

aussitôt sous l'effort du plongeon.

L'approvisionnement pour la prochaine saison est-il déjà commencé ? Dans les greniers flottants s'entasseront des tresses de menues branches de merisier, de tremble, de peuplier. Un plancher à fleur d'eau les y gardera au sec. C'est là que la famille, composée d'habitude de quatre individus, attend durant l'hiver le retour des pousses nouvelles et l'époque du rut avec les caresses dans l'eau tumultueuse et glacée du printemps. Deux portes, entrée et sortie, sont trouées de façon que la glace les recouvre sans jamais les boucher, selon un calcul de niveau toujours exact. Le castor, en effet, paraît savoir la variation de la crue future des eaux. Il en est averti dès avant l'emprisonnement du froid et les morsures de la giboulée sur la surface des lacs, ces grands cadavres couchés de la forêt canadienne.

Au loin, d'autres castors ont perçu la présence des deux maraudeurs humains. Éclats de queues frappant en battoirs la surface du lac artificiel. Coulages à pic d'outrés remplies de plomb. Il ne reste plus que l'envol des libellules attardées montant vers l'azur flou. Le petit Jean Latourelle enthousiasmé regarde tout et s'écrie :

– Poupa m'a donné le lac, pis les maisons, pis les castors.

Le gosse prend la main de son compagnon et ajoute naïvement :

– Mussieu, vous savez-t-il pourquoi les castors ont la queue plate ?

– Pour mieux travailler, Jeannot.

Le gamin tape de la semelle sur les cailloux, agite le bras et réplique :

– Oui, mais les chevaux de mon père n’ont pas la queue plate et ils travaillent pareil.

Berlounin reste perplexe. Que répondre à l’enfant ?

– Bien, c’est pour mieux nager, je suppose.

– Nager ? nager ? crie le petit Latourelle en riant. J’ai vu nager un ours l’autre soir, dans la baie, et lui n’avait pas de queue pantoute, pantoute !

L’homme des villes appelle à son aide tous les professeurs, savants et philosophes de parade, puis il répond avec plus de fermeté :

– Petit Jean, comprends-moi bien. Tiens, regarde là-bas cette feuille d’érable si jaune, rouge déjà comme un oiseau.

– Oui, mais elle travaille pas, elle nage pas.

– Écoute-moi. C’est vrai, elle ne travaille pas, elle

ne nage pas, mais elle est comme un merle, une grive si tu aimes mieux, et, sans avoir des ailes, elle volette joliment. Dès le mois de juin, elle veut descendre en tournoyant vers la terre. Souviens-toi toujours que Dieu fait bien ce qu'il fait.

L'enfant saute, animé d'une joie fraîche, tape des mains, exécute une pirouette de petit singe et dit enfin :

– Je comprends à c'te heure. C'est le bon Dieu qui conduit. Il faut trouver tout, tout beau...

Quand Berlouin, rompu de fatigue, s'étend, le soir de ce jour mémorable, sur le grabat de branches de sapins et de tiges de fougères, dans le logis fruste du gardien de la digue du lac du Caribou, à quatre milles du chantier d'Eugène Latourelle, il s'endort vite, grisé de grand air, assommé de fatigue, ébloui par la transformation prodigieuse qui, déjà, s'est opérée en lui.

Le lendemain, une chaleur douce et caressante touche le front, les joues, les paupières de Jean Berlouin. L'amoureux inconscient se réveille avec un geste d'étreinte. Ces bras pressent le vide, mais ses yeux sont aveuglés par le soleil encarcané dans le petit carré de la fenêtre. Il referme les yeux. Une clarté pourpre envahit son cerveau. Sensation de bien-être. Un

calme lumineux rayonne jusqu'au fond de son âme.

Un bruit de pleurs, mélange d'ailes et de vagues, le tire de sa couche. À vingt pas de la cambuse, le flot berce des canetons. Ils reviennent pour remercier le gardien, sans doute, des brioches qu'il émiette au retour de chaque aurore, depuis une huitaine. Le commis amusé reçoit ces nouveaux amis en chemise. La rue Sherbrooke est loin, allez ! Il les salue d'un éclat de voix.

Douze plongeurs. Les bouchons emplumés, cependant, remontent aussitôt à la surface et les canetons fendent l'eau mauve avec des proues arrondies couleur de bleu à laver. Ils évoluent rapidement, avec une vitesse de sous-marins. Voilà l'escadrille qui repart. Visite aux rainettes habitant le château vert des ajoncs. La maman cane conduit, en chaperon distingué. Quelle caresse longue et assouplie que les mouvements du groupe fendant la vague !

Une voix d'accordéon fait relever la tête du jeune homme, spectateur attentif. Devant la cuisine si proche que le courant du lac mord les poutres du perron, le père William Dorval, le gardien nonagénaire du dépôt du lac du Caribou, en caleçon et pieds nus, se penche sur le lac où il trempe sa main droite en disant :

– Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit...

Au même moment, le vieux aperçoit le jeune homme :

– Batefeu ! Vous êtes ben matineux que je vois ! Rien comme l'eau du bon Dieu, mon jeune, pour commencer la journée. Croyez-moé, croyez-moé pas, ça porte chance, l'eau de la terre et du ciel, commis !

Un chien-loup tout blanc, compagnon du vieillard, se place à côté de son maître et semble comprendre. Il étire le cou, plonge les papillons noirs de ses narines dans le flot gai. Puis il boit à petits lapements, avec piété.

Berlouin saute dans sa culotte en saluant le grand-père :

– Ça va, papa Dorval ?

– Oui, mon jeune. Vous excuserez ma toilette, hein ? Not'Seigneur, lui, il s'en sacre de me voir en caleçon. On sera ben moins habillé que ça, au jour du jugement, à ce qu'on nous prêche.

– Oui, oui, je comprends. La laine de vos sous-vêtements, à mailles rudes comme des dents, ça doit vous piquer ?

– Piquer !... Ha ! ha ! Non !... Vous savez ben que ma vieille Josette, encore ben vivante à l'Anse-au-Gascon, elle m'enverrait rien qui pique. La peau de son vieux, elle en prend encore plus soin que de la plus

belle robe de soie !

Les deux hommes entrent ensemble dans la cuisine où ronronnent dix chats et trois chaudrons remplis de mangeaille. Le vieux Dorval s'habille et se coupe un ongle d'orteil avant de se chausser. La corne en est noire et dure. De l'onyx créé par une vie de dur labeur. Jean, après avoir hésité, hasarde une question :

– Papa Dorval, connaissez-vous Régine Groleau, qui habite près d'ici avec sa sœur, madame Latourelle ?

Le vieux échappe ses ciseaux, dévisage son interlocuteur, sourit malicieusement et répond :

— Ben sûr que je la connais. Elle vient icite des fois et je l'embrasse comme si c'était ma fille. C'est pas péché pour nous autres, les vieux.

– Madame Latourelle m'a dit qu'elle est fort jolie...

– Y a pas de mot pour elle. C'est la plus fine crème et, quand je la vois venir, sous la futaie des baissières, il me semble que toutes les fleurs de la forêt partent à marcher !

– J'ai bien hâte de la voir, papa Dorval. Si vous saviez comme les visages peinturlurés de la ville m'ont fait souffrir !

– Ça me surprend pas que vous avez souffert si vous avez vécu à la ville, mon jeune. Parlez-moé. Ça soulage

de dire son mal ; écoutez un vieux de la vieille.

Berlouin, que sa plongée dans la nature virginale semble avoir déjà rendu naïf comme un saint, ne se fait pas prier. Deux ou trois phrases banales et il en est aux grandes confidences :

– Monsieur Dorval, j’étais un habitué des boîtes de nuit, des cabarets. Des filles de dix-huit ans, de vingt ans tout au plus, on en trouve là tant qu’on veut. Leurs petits corps souples, entraînés par la danse, imitent vos fleurs sauvages, balancées par le vent du soir. J’en aimai, je crus en aimer une, deux, trois. Puis, soudain, le charme est tombé. Toutes avaient autant d’hommes qu’elles avaient de toilettes.

– Mon pauvre enfant, vous vous êtes laissé emberlificoter comme une mouche dans les pattes d’une araignée.

– Que voulez-vous, ma sottise s’était fait des femmes un idéal stupide.

– C’est pas de l’amour que vous avez connu à la ville. Y en a encore des femmes comme ta mère et pis votre mère, dans leur temps, mais elles deviennent rares, mon jeune.

– C’est curieux de me faire penser à ma mère !

– Y faut toujours y penser. Icite, tout parle de belles choses. Ça nous rapproche comme qui dirait de notr’

devoir. En vivant parmi les beaux arbres, les vraies fleurs, les bêtes à poil et à plumes, on se respecte quasiment plus qu'on respecte une relique. Pis, je vous conseille de retourner chez Eugène Latourelle. Tiens, si on y allait, nous deux, faire une veillée d'amis. J'ai mon canot d'écorce et je défie encore les jeunes goguelureaux de la ville de me battre à l'aviron, quand bien même j'aurais betôt cent ans. C'est ça. On va aller voir Régine Groleau. Vous avez pas été chanceux, ça se voit. Y a pas d'autre remède pour vous. Pis, je te dirai qu'elle a une belle éducation. Vous parlez en tarmes ; ça fera son affaire que je vous dis, parce qu'elle a son diplôme de maîtresse d'école et elle veut toujours s'instruire. Y me semble la voir devant moé, avec ses beaux yeux bruns grands comme des piastres. Et sa voix ! Une caresse quand elle me demande : « Papa Dorval, les petits des originaux arrivent-ils cachés dans les branches ? » Vous deux, je le sais, vous comprendrez ben mieux que moé ce que la vie veut dire et je gage dix ans de mon vieux règne avec Belzébuth que je verrai le jour de vos épousailles...

Berlounin, ému par tant de candeur chez ce vieil homme, regarde monter un petit nuage rose, bulle de savon soufflée par l'aube mourante, et, serrant la main parcheminée et velue de Dorval, il dit simplement :

– Oui, si vous voulez, nous irons voir Régine, mais pas ce soir, plus tard, quand j’aurai tout à fait changé d’âme.

II

Régine Groleau

Régine Groleau, sœur de madame Eugène Latourelle, habite la région du lac du Caribou depuis six mois. Elle possède son «diplôme de maîtresse d'école», comme l'a dit le père William Dorval, mais n'est pas attirée par la carrière de l'enseignement. Son père, Maxime Groleau, ancien pêcheur de l'Anse-au-Gascon, en Gaspésie, fut ensuite cultivateur à Saint-Zénon, en Berthier. Il a tout donné terre et roulant, à son fils aîné Michel et, maintenant, il dispose d'une rente de huit cents dollars, «bon an mal an»; il trouve le moyen de se payer un «bon» banc à l'église, juste au-dessous de la chaire, pour mieux somnoler pendant le prône.

Groleau a envoyé sa fille cadette passer un an au lac du Caribou avec sa sœur mariée au lieu de lui faire risquer son corps et son âme chez les freluquets de la barbarie, dans les grands bureaux de la métropole.

Régine aime la vie primitive qu'elle mène

maintenant. Chaque matin la conduit parmi les églantines de la baie Nolette, où la rosée des nuits d'août l'enivre, la caresse et titille son sang. Pense-t-elle à devenir « forte en muscles et belle en chair », comme disent les commères de village ? Ses ébats sont variés comme ceux des perdrix dans les fougères. Elle remplit les heures de courses folles dans les vallons aux feuillages tassés ou bien pêche la truite dans la baie aux rochers blancs et droits. Rien ne l'enchanté plus, cependant, que le retour de la nuit. Elle l'attend, d'ordinaire, assise sur une souche de pin, à vingt pas du chantier de son beau-frère. Sa sensibilité neuve enregistre les gammes de sons, de couleurs et d'espaces. Les soirs calmes la baignent dans leur immense beauté, qui décore le panorama de ses rêves. Elle regarde le couchant qui saute de vallée en vallée, en bonds d'original, et s'en va vers l'Orient, à l'invite des étoiles. Puis toutes les montagnes se renfrognent dans des linons noirs. Le lac du Caribou, devant elle, se transforme en allées d'asphalte bruni. L'ombre se pelotonne et s'abrite frileusement autour de tous les arbres. Voilà la nuit.

Des anges portiers ont frotté à neuf, avec leurs invisibles chamois, le cuivre usé des étoiles. L'anse du vase lunaire luit d'un vif éclat d'or blanc. Et l'ouverture gonflée de cette coupe des poètes s'estompe dans l'ombre bleue. Régine, lestée de pensées et de visions

toujours neuves, éprouve des sensations jusqu'ici inconnues.

Ce soir, elle pense à ce Jean Berlouin venu un jour au campement et qui, depuis, semble l'avoir évitée. Elle l'a aperçu, l'après-midi, entre les branches, pendant qu'elle pêchait la truite. Il venait du lac Guénard et suivait un sentier conduisant au camp du vieux William Dorval. Celui-ci a dit, en juillet, qu'il amènerait un soir son jeune ami chez les Latourelle. Quand viendront-ils ? Jean Berlouin est jeune, bien tourné et on a dit à Régine qu'il avait des yeux noirs très doux. Pour Régine, cependant, l'homme de la ville réveille en elle certains souvenirs déprimants, la vision de passants un peu délurés qui dévisagent les jeunes filles de leurs yeux remplis de convoitises hardies. Elle n'avait vu que cela dans la rue, durant quinze jours passés à Montréal, quand elle se rendait à l'École du Plateau afin d'obtenir son diplôme.

Désire-t-elle vraiment rencontrer Berlouin ? Pourquoi l'incommensurable paix du soir ne laisse-t-elle à son esprit qu'un énervement inconnu à la pensée de cet étranger ?

La jeune fille rentre dans sa chambre : deux couvertures de laine grise tendues sur des broches à foin dans l'angle le plus discret de la cuisine. Régine

allume sa lampe d'étain, la pose sur une rondelle clouée aux pièces rondes du mur et jette un coup d'œil à son miroir, un petit miroir de couvent. Puis elle y revient, presse du doigt l'arc des sourcils, que les soucis de générations de pêcheurs ont rendus un peu lourds. Les yeux ? Elle en est satisfaite : verts et bleus, ils rendent très vifs les azurs de la joie. Et la forte saillie sourcilière dissimule les ennuis comme la hauteur des collines cache la brume des savanes. Un teint soleilleux que les cosmétiques n'ont pas anémié : l'eau, les vents et la lumière remplacent ici les poudres de riz, les crèmes et les fards. La bouche est grande ; le pli des lèvres, sensuel. Régine se redresse soudain, se cambre et sourit à l'image reflétée dans la glace et dorée par la flamme tremblotante de la lampe. Sa poitrine ferme pique la chemisette de laine. La jeune fille aspire avec volupté le parfum des pins qui entre par la fenêtre ouverte. Tout son corps tressaille et, dans un mouvement de gaieté folle, elle relève la manche de sa blouse et se mord au bras. Puis ses doigts trottent comme des lutins dans son épaisse chevelure noire, la caressent, la dénouent, la déroulent, comme un éventail sur un tulle neigeux, en souples ondulations qui forment des cascades jusqu'au bas des hanches.

Dans ce vêtement naturel qui recouvre presque entièrement sa robe légère, Régine se confond maintenant aux choses rustiques de la pièce : le

chiffonnier, trois planches de chêne dorées par le soleil ; les robes de tricot, d'indienne et de coton qui pendent aux chevilles de bois entrées à coups de hache dans les fentes du mur ; le lit, une centaine de branches grosses comme un doigt et liées par des lanières de peau de chevreuil. Régine lève les draps de lin, les couvertures de laine et le couvre-pieds à carreaux tissés sur le métier de la maison natale par une aïeule maternelle. Puis elle s'allonge sur le matelas bourré de brindilles de mélèze et de cèdre, qui embaument son jeune corps parfait.

Des grosses épingles retiennent deux lisières de papier noir, juste au-dessus du lit, pour protéger Régine des méfaits des vers à bois, ces parasites qui, par milliers, jour et nuit, percent leurs tunnels dans les poutres et les solives séchées. Une poussière aromatisée tombe sur tout, en pollen jaune. Et le bruit d'infimes vilebrequins invisibles charme et endort. C'est un « crisse-crisse » continu se mêlant au tic-tac de l'horloge : chanson des sèves, plainte de l'heure qui fuit. Régine entend aussi le train-train des nombreux écureuils courant sur la toiture tendue comme une peau de tambour ; elle épie leurs sauts imitant le bruit des gouttes d'orage.

Un cri vient de l'autre côté de la muraille mobile et la fait sursauter :

– Tante Régine, tante Régine, v’là un canot !

C’est son neveu Jean, le propriétaire des castors, qui lance la nouvelle. Madame Latourelle ajoute :

– Le clair de lune me montre leurs figures. C’est le monsieur de la ville avec l’ami William Dorval. Il y a longtemps qu’ils doivent venir ensemble. Tiens, ils accostent. Arrive donc, Régine.

Régine a vite refait sa toilette. Elle accourt et, s’emparant de Lisette, qui est plus apeurée qu’un lièvre pris au piège, la fait rudement sauter sur ses genoux. Un trouble vague, de la curiosité, peut-être une joie de gamine aussi, la possèdent. Deux coups ébranlent la porte.

– Entrez, entrez !

Les visiteurs reçoivent dans les yeux la pleine lumière des trois lampes de la cuisine. Jean Berlouin en perd quelque peu contenance. Madame Latourelle le met tout de suite à l’aise.

– Bonsoir, monsieur le commis. Donat n’est pas là pour vous recevoir, comme l’autre jour.

– C’est bien malheureux, répond Berlouin.

Puis madame Latourelle fait un signe de tête vers Régine et dit :

– Voici, ma sœur, Régine Groleau.

– Bonsoir, Mademoiselle.

– Bonsoir, monsieur Berlouin.

Régine tend la main au jeune homme.

– Si vous regrettez Donat, venez avec moi !

Berlouin presse les doigts chauds de la jeune fille et se laisse guider. Étendu sur la huche, à l’arrière du poêle « à deux ponts », et enfoui dans un énorme maillot ouaté, le petit Donat repose en se suçant le poing.

– Quel beau bébé, vraiment, dit Berlouin.

– Et gentil à croquer, reprend Régine. Dites, regardez donc ces petites mains fermées, ces gros bras potelés, ces frisettes...

La jeune fille se tait. Jean, ému, serre davantage la main de sa compagne. Ce lien insoupçonné qui fait des amoureux, le gosse qui dort, les attire inévitablement et Régine invite le visiteur à un tête-à-tête en l’attirant avec malice vers la porte :

– Venez donc dans mon boudoir, sous les arbres.

Le petit Jean Latourelle, qui a entendu, plisse son front et, d’une voix grossie :

– Tante, l’amènes-tu voir mes castors ?

Berlouin, maintenant sous le dôme alourdi des

arbres, n'ose pas s'asseoir sous l'énorme souche vermoulue à côté de Régine. Il s'allonge dans la mousse. L'arôme du soir lui monte au cerveau. Des feuilles mortes lui chatouillent le cou. Régine Groleau est là, tout près. Il croit entrer dans un monde nouveau. Il caresse des yeux le bas de laine moulant une jambe délicieusement arrondie et la dentelle rouge qui serre pudiquement le genou. La jeune fille a la tête renversée sur le tronc d'un bouleau. Contraste de l'écorce blanche et de son épaisse chevelure presque confondue avec l'ombre ! Les feuilles mobiles agitent leurs castagnettes au-dessus de la forme gracile, la rendant follement désirable. Un nid de guêpes sauvages est suspendu tout près ; un rayon lunaire le teinte de vieil argent et lui donne l'air d'un bibelot chinois. Des milliers de grenouilles lancent leurs plaintes d'amour dans les hautes herbes voisines de la baie et les coassements roulent sur la vallée. Cris intermittents, passionnés et clairs, trouant comme d'une aiguille la trame calme de l'heure chargée de parfums et d'effluves sauvages. Une senteur fraîche monte du lac et charge l'air d'un rien d'iode. Régine craint de supporter plus longtemps cette insidieuse tentation des choses.

– Vous ne parlez pas ? Tenez, je ferme les yeux, dites quelques mots.

– Pourquoi parler ? répond Jean. Les paroles sont

vides de sens dans cette grandiose nature. Un compliment ? Le meilleur serait de continuer à me taire et à songer que le chef-d'œuvre, dans toute cette beauté de la forêt et du firmament, c'est bien vous.

– Oh ! oh ! vous êtes poète, monsieur Berlouin ?

– Non, un homme tout simple.

Régine, coquette et peut-être coquine comme toute jeune femme, pousse le bout de son soulier sous le bras de son admirateur et, un peu moqueuse :

– Vous voyez, nous sommes déjà des amis. Je me sais fort naïve et je voudrais tant connaître un peu la vie, surtout la vie des villes. Parlez-moi de vous.

Berlouin hésite.

– Régine, dit-il, j'ai bien peu de choses à raconter. Je suis dans votre belle forêt pour oublier le fiasco de ma jeunesse. J'ai beaucoup souffert et je suis venu chercher ma guérison loin des masques et du mal.

La jeune fille n'ose aller plus loin sur un terrain aussi mouvant.

– Je regrette, dit-elle, de vous rappeler de mauvais souvenirs. La brume commence à tomber et vous, qui êtes dans l'herbe, vous allez prendre un rhume. Rentrons et, comme je suis, hélas ! très myope, donnez-moi votre bras.

Berlouin passe vivement son bras autour de la taille de la jeune fille, la presse, l'enlace. Régine éprouve une sensation indéfinissable, comme elle n'en a jamais connue, mais ne se dégage pas. Arrivés dans la lumière de la porte, ils se regardent. Jean laisse à regret retomber son bras et Régine, passant près de sa sœur, lui glisse à l'oreille :

– Je suis heureuse, heureuse, heureuse !

Madame Latourelle la regarde, surprise, et voit une flamme nouvelle dans les yeux vert-bleu.

– Petite folle, aide-moi à préparer la table. Nous sommes en retard. Nos amis doivent avoir bien faim. Ils n'ont pas encore soupé.

En un tour de main, les deux femmes ont placé, sur la table rustique, les couverts d'étain aux reflets d'argent neuf. Eugène Latourelle se mouche du revers de sa manche de chemise, s'assoit entre ses hôtes et sert.

– De la soupe, commis ?

La purée de pois flatte délicieusement le palais de Berlouin. Et le grand air chargé d'effluves de résine aiguise si bien l'appétit.

– V'là du steak de chevreuil.

Régine intervient :

– Préférez-vous du ragoût de « boulettes » ?

En servant Berlouin, Régine presse un sein dur sur son épaule. Le jeune homme tressaille. Le bonhomme Dorval a vu son émoi et le geste de la jeune fille. Il dit :

– Mon jeune, passez-moé donc le pain, pis le sucre, pis la moutarde, pis les cornichons.

La jeune fille, cependant, se penche de nouveau sur Berlouin, se presse davantage et, plus aguichante cette fois :

– Voici du rôti de porc, bon comme celui que maman faisait cuire aux jours gras, n’en prenez-vous pas ?

– En l’honneur de votre maman, bien sûr !

Après le repas, Latourelle, qui a vu l’émotion du commis, l’invite à rencontrer ses bûcherons réunis dans la pièce voisine. L’un d’eux, René Pascal, écrit à sa mère sur un pupitre improvisé avec une boîte de haches. Il a emprunté les lunettes du limeur pour voir « mieux clair ». Le crayon va lentement, s’accroche aux fentes de la boîte, troue le papier sali. Pascal se gratte la tête et demande, perplexe, à un camarade :

– Désiré, comment que ça prend de « r » dans mère ?

– Comme t’es pas instruit, pauvre toé ! Ça en prend

rien qu'un. Ton père en a jeté de l'argent à l'eau pour t'éduquer, hein ?

Pascal continue d'écrire après avoir dit d'une voix aiguë :

– Critique pas, Désiré. Je lui remets son argent, à mon père, et j'ai demandé au commis de lui envoyer cent belles piastres pour les fêtes. Sa provision de bois est quasiment mangée. Il pourra la renouveler. Pis je veux acheter une robe de soie saint-onge à ma sœur Éveline. Avec ça, elle sera la plus belle fille de tout le rang. Et faite au moule, par dessus le marché !

Dans un coin de la pièce sombre et enfumée, un vieillard enregistre sa journée de travail dans un livret tout collé de gomme de sapin. Il parle pour s'encourager :

– Ça me fait trois cents piastres de rentrées. Je vous dis, mes vieux, que j'vas pouvoir l'acheter, le veau de race du Cercle agricole de Saint-Anaclet. Torbrûle de torbrûle, dans trois ans, le picoté à Asselin pourra pus se vanter d'être tout fin seul à avoir le plus fier taureau de la concession.

De joyeux lurons jouent au whist. Berlouin suit les cartes des yeux. On a dessiné un as de pique sur un bout de carton pour former un jeu complet. La partie est serrée. Enfin, les gagnants s'étirent, se lèvent, bâillent

et taquent les vaincus :

– On vient de leur faire une crotte... on leur donnera une marlouche demain... pis dimanche après-midi, on leur fera la plus belle des pouliches... Ça leur prendra le reste de la run pour la dompter.

Près de l'évier – un tronc de pruche creusé à la hache – deux autres bûcherons jouent aux dames. Un artiste des expositions de l'« Art Gallery » a dû fabriquer ce damier : deux planches barbouillées de carrés jaunes et bleus. Les toiseurs de bois ont fourni les crayons. Les dames ? Des rondelles sciées patiemment dans une petite branche d'érable, les unes teintées d'encre, les autres ayant gardé un peu de leur naturelle blancheur. Ici encore, la partie est passionnante :

– Mange ça, gros ventru. Triche pas, blanc-bec. Tiens, tiens, j'attends pus. T'as eu assez de chance. Je saute sur ta dame, je la siffle. Je prends tes deux derniers pions ! Bon, eh bien, ça y est !

Berlouin retourne à la cuisine. Autre tableau. Madame Latourelle, dans le coin le moins éclairé de la pièce, tricote un épais chandail et, dès qu'elle aperçoit le visiteur, elle sourit.

– Je tricote par cœur, dit-elle. C'est aisé, comme vous le voyez.

Et, par petits gestes rapides, elle tire le brin de laine. Il se déroule tout mauve aux lueurs de la flambée qui ricane sur la grille du poêle « à deux ponts ». Régine, assise par terre, casse des noisettes avec ses dents et offre des parcelles d'amandes à un écureuil gris, qui « fait le beau » sur ses genoux.

– C'est ma mascotte, Frou-Frou, dit-elle. N'ayez pas peur, il n'est pas mauvais. Un bel éventail, cette queue-là, n'est-ce pas ?

L'écureuil semble comprendre : il saute sur l'épaule de sa maîtresse, se cache dans ses cheveux, sur la nuque arrondie. Cela fait frissonner Régine. Un rire gamin et frais fuse de ses lèvres et ses yeux pétillants papillotent vers Jean Berlouin. À ce moment, un rayon lunaire écarte les rideaux de cretonne et va éparpiller sa poudre dorée sur le visage de la jeune fille. Le père Dorval somnole près de la table, mains dans les poches. Le jeune homme le pousse :

– Il faut partir maintenant ?

– Comme vous voudrez, mon jeune.

Et papa William se redresse avec un bruit d'os qui craquent. Berlouin s'attarde au portique rugueux. Régine lui tend la main et, toute rouge de santé et d'un brin d'émotion, elle dit à voix basse :

– Vous reviendrez bientôt ? Je vous ferai visiter mon

jardin. J'aime beaucoup les fleurs et j'en possède de toutes sortes. Aimez-vous les fleurs, monsieur Berlouin ?

– Oh ! oui, mais j'ai peur désormais de n'en voir plus qu'une ! Je reviendrai visiter votre jardin.

Le retour au campement du lac est rapide. C'est le bonhomme Dorval qui avironne et Berlouin berce sa rêverie dans le silence nocturne et les clartés d'étoiles qui frangent le sillage du canot.

III

Un commis au bois

La première pensée de Berlouin va vers Régine en ce beau matin d'août. Il s'étire et découvre avec joie que son corps est plus musclé et sa chair moins amollie que lors de son départ de la ville. Tout son être semble arracher à l'avenir une santé nouvelle. Il s'approche de la fenêtre de son chantier et regarde.

Des fleurs de luzerne sauvage se balancent déjà sous le baiser des guêpes. Des marguerites ouvrent la blancheur de leurs dentelures autour d'un louis d'or. Sur des étangs de trèfle fleuri, les tiges de sarrasin saupoudrent leur farine. Parfois, un chardonneret, méprenant les infimes fleurs pour des mouches blanches, se pose sur les tiges. Déception d'oiseau. Des capucines, dans une prison d'étain, ouvrent des corsages jaunes à la caresse du vent. Un papillon goulu volette un moment au-dessus des fleurs puis retourne à ses roses sauvages. Image de l'homme dans ses amours.

La ligne droite et bleue du vol des hirondelles jette

des petites ombres fugaces sur la surface du lac Guénard. Haut dans le ciel, quelques nuages déroulent d'immenses suaires, comme s'ils promenaient la tombe des rêves humains dans l'azur.

Dans la cambuse de Jean Berlouin une horloge gronde, la voix chargée de sommeil. Sept heures. C'est le moment de téléphoner aux garde-feux, prisonniers dans leurs tours solitaires, sur les pics des Laurentides, et de noter les rapports. La liste des appels guide le commis. Il regarde sur le mur : trois sonneries prolongées, une brève, pour le lac Olivier. La tortue métallique vibre. Puis :

– Oui, Tom Boutin ? C'est le commis du lac Guénard. Rien de neuf ce matin ?

– Non, et pis vous ? Pas de fumée, nulle part. Le ciel est ben beau. Je viens de voir dix chevreuils, avec ma longue-vue, à ras le lac du Fou. Je vous invite à venir manger du castor, j'en ai pris un rôdeux de beau hier. J'avais pus rien à ronger. Une queue de castor sur les fèves au lard, y a rien comme ça pour donner du pic ! La température : quatre-vingt-dix. La direction du vent est sud-ouest... Ben oui, c'est ça. Le bonjour, commis.

Jean, amusé et charmé par cette routine, continue : deux appels brefs, la rivière Kaasakouta :

– C'est vous, le père Fauteux ?

– Quins, guabe de guabe, si c'est pas le nouveau commis. Bonjour, le Guénard. Y a pas de boucane pantoute, pantoute. Y a plombé des grêlons tantôt. La grêle retontissait sur tous les arbres. J'cré quasiment qu'ils doivent avoir des bosses. Riez pas ! La minute que je vous parle, un arc-en-ciel s'étend dans le nord... Oui, oui, attendez un brin de brin, j'y pense jamais à ce sacré thermomètre. Il marque quatre-vingt-dix-huit par-dessus zéro. Je vous souhaite le bonjour, commis. Grand bien vous fasse et que le bon Dieu vous bénisse !

Au tour de David Champoux maintenant et Berlouin change d'appareil téléphonique. Ce dernier est le plus ancien des garde-feux.

– La Vermillon ?

– Pelotte, c'est pas Saint-Chrysostôme !

– Ça va, monsieur Champoux ?

– Faut ben, tout fin seul, dans le saudis bois. Les femelles sont rares, hein ? Ha ! ha ! Aïe ! vous, là-bas, mettez pas ça sur votre rapport. J'ai eu de la visite hier, une famille de sauvages. Et j'ai fait de l'œil à la plus belle, un fameux spécimen de vingt ans. L'eau m'en vient encore à la bouche. Lâchez pas la ligne !... Bon, tenez-la comme ça, je vous entends mieux... J'ai à rapporter que le tonnerre a mis le feu c'te nuit dans un vieux pin, mais la pluie l'a éteint toute seule... Me

semblait que vous me demanderiez de vous dire des nouvelles du thermomètre ! La queue de la cerise allonge pis raccourcit un petit brin. Le vent la travaille, je pense. Disons quatre-vingt-onze degrés. Bonjour. Pis appelez-moé souvent !

Berlouin raccroche le récepteur en forme de pilon et rit tout haut puis court saluer un ourson de dix semaines capturé par son vieux camarade William Dorval. C'est une petite femelle. Jean l'appelle Henriette. Un souvenir d'adolescence. N'est-elle pas gentille ? Avec quel soin elle taille ses griffes en les frottant sur un caillou ! Elles sont déjà pointues, rosées. Des ongles de femme. Il lui jette une boule de viande d'original. Henriette déchire, échiffe, écrase. Pauvre rien de captive ! Il est des moments où le commis voudrait briser sa chaîne. Elle retournerait à ses mousses. À quoi bon, pourtant ? Longtemps Berlouin regarde la petite chaîne et écoute le grincement qu'elle fait sur le sable. La captive tire de tout son corps musclé et souple sur ses liens. C'est en vain : elle ne peut franchir la grille de sa prison invisible.

Ce jour-là, vers sept heures du soir, le père William s'approche de Jean Berlouin et lui montre l'horizon. Le soleil se cache en déchirant de gros nuages bleus : présage de pluie. Il enfonce peu à peu, derrière la

montagne, pareil à un noyé qui coule. Le lac et le ciel prennent une teinte d'asphalte et tout semble badigeonné à la chaux. À toute minute, un oiseau lance sa plainte dans le crépuscule jaune :

– Wheep poor Will... wheep poor Will !

Berloun écoute attentivement ces notes tristes. William Dorval lit sa pensée et sourit. Les rides de son visage se détendent avec une vitesse d'ailes. Il dit simplement :

– Mon jeune, vous en avez encore ben à apprendre, allez. L'oiseau parle pas anglais, comme vous croyez. Y parle comme un re francisé de la ville et nous met en garde contre le mauvais temps, sans façon, dans notre langage à nous autres, les hommes du bois.

– Quoi donc ?

– Vous serez pas mortifié, commis, mais les bûcheux comprennent toujours : « Cache ton cul, Frédéric, Frédéric ».

Après avoir écouté longtemps tantôt Will tantôt Frédéric, Berloun retourne à son bureau et feuillette le courrier, arrivé de la veille et transporté par l'hydravion de la *Laurentide Company*. Il ouvre une lettre, la lit à haute voix :

« Mossieur le commis du Guénard :

Je voudrais travailler dans le bois, l'hiver qui vient, parce que ma mère est veuve et ben malade. Avez-vous une place de *jigidi* pour moi ? Répondez-moi par le portageux de Saint-Dillaume qui monte au bois la semaine prochaine.

Je vous remercie ben gros,

Pit Dumoulin ».

Berlouin répète : « jigidi, jigidi ». « Il faudra encore, pour cette bibite-là, recourir à la science de papa Dorval ». Il le rejoint et lui demande :

– Papa Dorval, voulez-vous me dire ce que c'est, un *jigidi* ?

Le bon vieillard éclate de rire et échappe sa chique qui va se coller en étoile sur le parquet de la cuisine. Après s'être bruyamment mouché avec ses doigts, il explique :

– Mon jeune, des *jigidis*, vous connaissez pas ça ? Ben, v'là : les chevaux, pendant le charriage, on leur met pas de couche, hein ? Quand ça tombe tout chaud sur le beau chemin de glace, ça gèle là et ça bloque les voyages de billots. Or donc, avec leurs pelles, les trop

vieux et les plus jeunes bûcheux se promènent sur la route de charriage et enlèvent les méfaits des chevaux, je comprends que les *jigidis* sont rares avec les autos...

Après le départ du bonhomme vers le bois, où il se hâte d'aller visiter sa future chaîne de chasse, Berlouin écrit une longue lettre à Pit Dumoulin de « Saint-Dillaume » et lui promet la plus belle « position » de « jigidi » lors des charroyages de janvier.

Berlouin laisse ensuite le soir l'envelopper et le pénétrer capiteusement. Étendu sur son lit de fougères et de brindilles, il allume sa chandelle, écoute chanter les grenouilles et voici que renaît très nette la troublante sensation du petit pied de Régine appuyé contre son bras...

IV

Premier baiser

– C’est-y à matin que vous allez voir l’jardin de Régine ?

La voix de William Dorval fait sursauter Berlouin, qui lisait attentivement le compte-rendu d’une triste affaire de détournement de fonds dans un journal de Québec.

– Vous avez raison, papa Dorval ; je n’ai rien de mieux à faire que de me sauver chez les Latourelle.

– Prenez le chemin neuf que je vous ai montré, hier, en allant voir pour des pistes de loutre, dans la touffe de pins rouges.

– Vous ne vous ennuyez pas trop, tout seul, ici ?

– Mon jeune, quand on a quat’fois vingt ans et pis dix encore, on a assez de souvenirs pour ne pas s’ennuyer. Aujourd’hui, c’est dimanche ; je penserai à la mort et j’oublierai pas de lui dire : « Toi, ma gueuse, essaye à m’avoir ! »

– Alors, bonjour !

Et Jean s’engage sous les pins. Le ciel, vu à travers les cônes en aiguillettes des conifères, est tout haché. Les mosaïques laiteuses se suivent indéfiniment, dentelées par mille peignes de verdure qui mettent un peuple de bestioles en mouvement. Ici, une araignée oscille sur des trapèzes de fil gris. Là, plusieurs fourmis s’agitent sur l’écorce tombée d’un vieil arbre et devenue semblable à des grains de blé dans un van. Une chenille brune gonfle le dos pour retomber, allongée, plus loin, entre deux branches. Un pivert accroché au faite d’un arbre pioche comme un mineur, tête en bas, la poitrine jaune bien étalée, avec une blessure rouge vif à la naissance du cou. Des guêpes bourdonnent, étouffées par leurs petits corsets lumineux parsemés d’or. Une infinité d’insectes, à peine visibles à l’œil nu, se cherchent, se prennent avidement, poussés par les forces de la vie.

Un peu plus bas, Jean longe un petit lac. L’eau tressaille. Les poissons dessinent des cercles mouvants. Le foin bleu du rivage offre ses oreillers aux loutres. Une outarde se promène en ouvrant les fougères. Elle a l’habit et l’assurance pimpante d’une jeune veuve.

Dans les clairières, la rosée a laissé ses parures sur les plantes, où le vent fait surgir à tout instant des

mondes d'êtres minuscules. Les toiles d'araignées apparaissent chargées de perles. Les globules scintillent. Une arabesque délicate offre des bijoux gros comme des petits pois et toutes les ramures tendent leurs écrins clairs ou foncés.

Puis le sentier, quittant le lac, monte vers l'horizon par un escalier capricieux. Le soleil coule par là vers le lac lumineux où des vagues cramoisies, mauves et bleues épellent la joie du jour. Le vent caresse l'épaule des montagnes et tombe à leurs pieds. Et les rochers dressent dans l'océan aérien d'énormes têtes de chevaux à crinières pâles. Tout l'azur chatoie et ondule. Il n'y a pas longtemps, semble-t-il, que Dieu, en s'amusant, sépara ici la lumière des ténèbres et jeta en bulles dans l'immensité froide les mondes roses.

Après une heure de marche, Jean arrive au chantier des castors de son petit ami Latourelle. D'autres arbres sont tombés sous la coupe de leurs dents et quelques feuilles, rougies par le tarissement des sèves, s'éparpillent en papillons rouges frissonnants.

Un cri très doux le fait tressaillir :

– Hou... hou !

Une touffe d'églantines s'ouvre et, dans l'encadrement des jolies fleurs sauvages, Régine

apparaît, toute rosée par la course et le soleil.

– Quelle charmante surprise, s'écrie le jeune homme.

– Et comme je suis contente de vous retrouver ainsi, cher ami Jean. Imaginez-vous donc que Frou-Frou m'a désertée. Il reviendra demain, sans doute, mais le méchant en fera de belles, aujourd'hui, dans les mousses !... Qu'avez-vous à me regarder comme ça ? Oh ! mes cheveux sont tout dénoués ? C'est parce que les tresses et les torques me donnaient mal à la tête. Comment trouvez-vous ma robe ?

Jean, bouche bée, dévore des yeux le corps moulé par la flanelle claire et douce. Des brins de foin la paillettent. Le soleil fait miroiter un blanc satin dans l'échancrure de la gorge. Les cheveux de la jeune fille déploient un ruissellement de jais transparent jusque sur les touffes de bluets. La silhouette brune de Régine, tranchant sur les tons plus sombres des taillis, ferait croire à l'immortalité des déesses de la forêt.

– Que vous êtes belle, Régine !

Elle toute simple, s'approche de Berlouin et lui offre le bras :

– Vous êtes venu, n'est-ce pas, pour visiter mon jardin ? Comme tous les bûcherons de mon beau-frère, à chaque dimanche, m'aident à l'entretenir, je suis

assurée qu'il vous plaira.

Une saute de vent fouette, de la chevelure de Régine, le visage de Jean. Une tresse lui frôle les lèvres. Il trébuche et serait tombé sans la résistance rapide de sa compagne. Elle s'inquiète :

– Qu'avez-vous, Jean ?

– Ce que j'ai, Régine ? Je n'ai rien...

Il ne s'empresse pas d'écarter la caresse voluptueuse de la chevelure, cependant que les deux jeunes gens, côte à côte, escaladent lentement et en silence un petit coteau. Régine dégage son bras et une rafale soudaine soulève de nouveau les traînées sombres et soyeuses de ses cheveux et découpe en même temps les formes de son corps en collant sa robe sur elle.

Nous sommes arrivés, dit-elle. Voici mon jardin, mes fleurs sauvages et mes fleurs des villes. Est-ce que ça suffira pour abolir le souvenir des rues de ciment et des interminables murs de pierre ?

– Qui vous a dit que je cherche l'oubli ?

– Ne me l'avez-vous pas laissé entendre ? J'aime si peu la ville moi-même. Je voudrais que tout, ici, du brin de mousse jusqu'au chêne et de la goutte de rosée jusqu'au lac du Caribou, vous la fasse oublier. Et si je

vous ai fait de la peine, mon ami Jean, voici, je vous console.

Et sans plus de cérémonie, la fille de la forêt dépose sur la bouche de Berlouin un baiser naïf, frais et tendre. Soupçonne-t-elle l'étonnement de Jean ? Elle dit tout de suite, sans lui laisser le temps de placer un mot :

– Cela n'est pas mal, vous savez. Pas plus, je vous assure, que de toucher les fleurs avec les lèvres.

Et, cueillant deux roses, elle en donne une à son compagnon.

– Vous aimez les fleurs ? reprend-elle. Vous pouvez les choisir à votre goût. J'en ai beaucoup et elles sont variées. Regardez.

Ce jardin perdu dans un repli de la nature sauvage, quelle merveille ! Et quelle charmante surprise que le contraste de toutes ces couleurs harmonisées sur le fond noir des allées et dans le décor des arbres voisins ! Ici, les lobélies voyantes dans leur robe écarlate courbent leurs pétales vers le sol et entourent les rangées de carottes aux chevelures frisées. Des œillets endormis et tout congestionnés et les gouttes de peinture indigo des ravissantes jacinthes, petites fleurs en étoile qui se bercent, graciles, sur une longue tige sans feuilles, bordent un carré où, sous leurs grandes feuilles tendues, les petits bedons rouges des radis se tassent contre le

sol. Les oignons pointent tout droit leurs dards soufflés entre deux rangs de pivoines, ces matrones à chair grasse qui s'affalent lourdement à la chaleur du soleil.

Voici les couleurs épiscopales, dans un losange de betteraves aux langues violettes ; des giroflées les voient, trop peintes dans la lumière crue. Les touffes de laitue présentent de lilliputiennes crinolines, au milieu des roses qui tendent leurs lèvres et font respirer leur sueur au fébrile oiseau-mouche.

À travers les vignes sauvages, qui saisissent les jeunes arbres de leurs menottes vertes tout autour du jardin, Régine conduit son compagnon à l'ombre, à l'orée du bois. Le bois est parsemé de violettes blanches, jolis riens veinés de pourpre qui se balancent au-dessus de feuilles cordées. Puis l'on aperçoit une petite source, sous les hêtres. Régine et Jean ne parlent pas. On dirait qu'ils veulent s'imprégner de l'esprit pur des végétations, se griser des parfums des floraisons, qui, de l'aurore au crépuscule, se dressent à l'assaut de la lumière. Chez Jean, cependant, ce n'est là qu'une apparence. Un trouble violent le possède. La noire et longue chevelure de Régine ondule toujours sous les souffles intermittents et des tresses glissent sur les mains du jeune homme. Le baiser qu'il a reçu tout à l'heure affole en lui des nuées de désirs. Le souvenir des conquêtes faciles harcèle Jean Berlouin.

À ce moment, pourtant, une pudeur étrange l'empêche de s'asseoir à côté de Régine. La candeur radiante de la jeune fille forme-t-elle autour de son corps un bouclier plus puissant que ne le fut l'innocence virginale de Marguerite contre le désir de Faust ? L'âme de la forêt ingénue a-t-elle à ce point conquis le cœur de Jean ? Celui-ci s'éloigne de quelques pas. Des trilles, qu'il voit tout près, lui servent de prétexte. Il examine de près ces fleurs à trois pétales au bout desquels les guêpes indigènes cueillent le pollen bronzé. Les corolles, blanches et rouges, s'écartent avec grâce. Leurs tiges, poussées entre les racines des vieux érables, soutiennent trois feuilles.

La beauté rare des trilles ne rend pourtant pas à Jean la paix à laquelle il était maintenant habitué. Il se sent devenir gauche, lui, le citoyen déluré. Son front suinte et ses mains tremblent faiblement. Il songe à rendre à la jeune fille son baiser. N'osera-t-il pas le faire ?

– Régine, dit-il, venez donc voir ces admirables règles de trois...

– C'est tout ce que vous aimez dans les trilles ? répond Régine en accourant, souple, légère et soulevant derrière elle les sombres flammèches de ses cheveux. Voyons, Jean, il faut comprendre les fleurs mieux que ça. Tenez, voici un bon moyen de les connaître comme

il faut.

Et elle prend un trio de pétales étourdis de soleil, les colle sur la bouche du jeune homme et, de ses doigts agiles, les écrase ici et là sur son visage.

– Pensez-vous encore aux mathématiques, mon cher Jean ?

Berlouin, hébété par le sang qui lui bat les tempes, aveuglé par le désir qui crée devant ses yeux un afflux de luminescence, feint, d'un geste gauche, de décoller de ses joues des fragments de pétales, sans rien dire.

Régine reprend :

– Eh bien, vous ne répondez pas ? Si vous êtes fâché, je me sauve et vous laisse seul, vous savez.

– Régine, ma chère Régine, je vous aime, bégaye l'amoureux désemparé.

– Bien, alors, je veux que vous me disiez ce que c'est que l'amour. Je ne connais pas ça, moi.

Berlouin enlace doucement la taille de la jeune fille et tous deux se dirigent vers le coussin de mousse étendu sous un fouillis de jeunes cèdres, pendant qu'il dit à voix basse :

– L'amour, ma chère Régine, c'est toi...

– C’est ça, tutoyez-moi toujours !

– L’amour, Régine, c’est la force du destin qui m’a pris si loin et m’a poussé jusqu’ici...

– On s’assoit, n’est-ce pas ?... Faites-vous une place, pas trop loin...

Jean se glisse tout le long de la belle, pose la tête sur son épaule comme un enfant, la regarde, d’abord timide puis fou de bonheur, pendant qu’elle frôle son front contre le sien et dit :

– Continuez vos explications, monsieur le professeur.

– Oh ! Régine, murmure Jean qui promène ses doigts sur le visage de la jeune fille, l’amour, c’est le besoin que j’ai de renouveler toujours cette caresse lente sur ton front. C’est ta paupière, dont la soie tente plus mes doigts que les ailes de tous les plus beaux papillons du monde. C’est tes yeux par où tu m’invites dans la candeur de ton âme... et tes joues plus belles que toutes les fleurs de ton jardin... et tes lèvres plus désirables que celles d’aucune autre femme. C’est ta chevelure qui porte tous les parfums et tous les désirs parce qu’elle en soulève plus que toutes les ferventes nuits d’août. C’est tes bras, tes épaules, toute cette chaude beauté que tu répands autour de toi, sur les fleurs, sur la verdure, sur la forêt, sur moi. Oui, Régine,

l'amour, c'est toi...

– Et ensuite ? dit la jeune fille dans un tressaillement.

– Ensuite, Régine, c'est l'avenir. C'est toute la vie. C'est la possession du seul beau rêve qu'on ait jamais fait et vers lequel on court depuis les premières heures de l'adolescence. C'est la joie de faire ton bonheur, tous tes bonheurs, chaque jour, et cette incomparable richesse de pouvoir donner la vie même... C'est l'union de deux cœurs et de deux âmes qui brûlent comme un foyer et rayonnent, qui dressent, dans la lutte âpre et joyeuse, le refuge du bonheur et qui finit par abattre assez de brousse et de misère pour que la glace où elle agit devienne grande comme une paroisse... pour le bonheur des autres. Mais je m'égare, ma chère Régine. L'amour, c'est toi, rien que toi, toi que je veux rendre la plus heureuse des femmes.

Et Jean touche de ses cils les cils de Régine. Leurs prunelles irradiant les tendresses qui montent de leurs cœurs. Leurs souffles se mêlent. Et la jeune fille, en une provocation inconsciente, se soulève un peu et renverse la tête dans une détente qui bombe davantage sa jeune poitrine. D'une voix nerveuse, elle chuchote :

– Jean, mon Jean...

Et ils s'étreignent, attirés par une force fulgurante.

Les lèvres de la jeune fille et celles de l'amant se soudent, s'écrasent en un baiser long, brutal, insensé. Mais Jean se dégage aussitôt, sauvagement, réveillé par le genou de Régine dont il a senti la pression. Il parle vite, avec nervosité, presque avec colère :

– Régine, il ne faut pas nous oublier ainsi, jamais, tu entends ?

Elle le regarde sans comprendre. Tout son corps frémit, parcouru par des courants d'émotions aussi violentes que neuves. Elle répond enfin :

– Mais pourquoi ?

– Parce que je t'aime infiniment, ma petite Régine, et que je ne veux pas briser le bonheur à venir sous la rage de mes instincts. Si tu donnais ta blanche jeunesse à mon caprice, nous serions peut-être tous deux perdus. J'associerais peut-être ton image à celles de toutes ces fillettes amoureuses et naïves et belles comme toi, mais trop faibles, dont j'ai fui jusqu'ici, près de toi, la séduction. Il y a un moment, j'aurais pu te prendre comme on cueille une fleur et comme on la laisse ensuite tomber. Comprends-tu pourquoi, ma petite Régine, il ne faut plus que tu m'offres tes lèvres ? Régine, je te veux pour femme. Nous nous marierons après le prochain Noël. D'ici là, je t'en prie, veux-tu ne plus tenter mon désir ?

Régine frissonne et s'aperçoit que les ongles de sa main droite ont pénétré dans la pousse d'un cèdre. Elle regarde Jean avec des yeux éperdus et, toute confuse, répond humblement :

– Oui, je comprends...

Après un court silence, Jean se lève et tend la main à la jeune fille, sa fiancée.

– Que ferons-nous maintenant, balbutie Régine pour la première fois opprimée par la pudeur.

– Il faut que je retourne au lac Guénard et que j'y arrive avant la nuit. Et vous, Régine ?

– Il n'est pas tard. J'irai prendre un bain, comme d'habitude.

Elle sent à l'instant même le sang lui monter au visage. Elle a envie de pleurer. Baissant la tête, elle reprend :

– Vous feriez bien de marcher, vite, vite. La noirceur vient rapidement.

Les fiancés se séparent. Régine s'achemine vers la maison des La tourelle et Jean s'engage dans le sentier qui longe le lac du Caribou ; c'est la route la plus longue pour se rendre au lac Guénard. Il s'arrête bientôt et s'assoit sur une roche à mantelet de mousse et regarde les étourneaux, papiers brûlés qui roulent dans

les airs, les rouges-gorges, pommes rouges dans les feuillages, les chardonnerets, mèches de cheveux dorés perdues au hasard des vents, les pies avec leurs cornettes de religieuses, tous ces petits êtres qui, avant la fin du jour et le couvre-feu des hiboux, intensifient leurs ébats. Puis il aperçoit un ours, à quelques arpents, juste à l'embouchure d'un ruisseau. Le train de derrière arc-bouté contre le sol, l'animal guette des truites. Vlan ! Un coup de patte dans un remous et le poisson va frétiller parmi les hautes herbes. Jean entend, au loin, de l'autre côté du lac, un orignal qui passe et frappe de temps à autre les arbres avec son bois en panache. Le trot du géant roux fait s'envoler les canards sauvages.

Berlouin a quitté Régine depuis une heure et l'ombre des arbres commence à s'allonger en sillons droits et noirs. Le soleil qui tantôt rosissait, au faîte des merisiers, les plumages bruns et gris des oiseaux, a culbuté derrière les montagnes.

Voici tout à coup la jeune fille qui descend vers le lac dans un sentier proche, en maillot échancré formé d'un rien de toile blanche. Sa longue chevelure noire, libre et molle, flotte, toujours autour d'elle. Elle grimpe sur une souche énorme qui se penche sur l'eau verte ; jette un coup d'œil alentour puis enlève son maillot. La sensation de l'air sur elle, avant la fraîcheur aguichante de l'eau, lui procure une saine griserie. Elle se cambre.

Elle tend les bras. Flocc ! C'est le premier plongeon, qui crée à la surface du lac mille rubans en cercles mobiles. La baigneuse remonte sur la grève, s'étend dans les fougères aux parfums âcres ou s'assied sur la souche dans l'air tiède et recommence vingt fois.

Berloun sent son désir renaître brusquement et s'accroître avec l'ombre complice qui se condense sur les rives. Il songe qu'il a humilié sa fiancée tout à l'heure. Il se rappelle leurs paroles et leurs gestes maladroits au moment de se séparer. Il voudrait s'approcher d'elle, lui parler un peu, corriger l'impression dernière, détruire cette gêne pénible qui les étouffait.

Régine, soudain, aperçoit la lune dont les rayons, à quelque cent pieds du rivage, fendant le lac en deux. Elle plonge une dernière fois et disparaît dans l'onde que Jean jalouse. Il regarde son rêve affolant nager et s'enfoncer tour à tour jusqu'à l'entrée de Régine dans le sillage argenté de la lune. L'eau qui ruisselle avec les rayons sur la silhouette immergée l'illumine comme une apparition de féerie. Les longs cheveux épars la découpent suivant les petites vagues tassées par les mouvements de la nage sur lesquelles ils se moulent. Chaque mouvement des bras et des cuisses molles dévoile en courbes lumineuses la rondeur des épaules et des hanches, bombe la vague soulevée par la poitrine et

laisse des traînées imprécises d'énormes fleurs blanches noyées et de pétales à la dérive. Régine revient au rivage. Elle saisit son maillot et disparaît en courant dans le sentier.

Berlounin ferme les yeux pour imprimer dans son cœur cette vision merveilleuse. Il presse un lys sauvage strié de rayures colorées. Il lui semble que ses doigts caressent des lèvres fraîches. Il se remet en route vers le lac Guénard sous le soir qui passe maintenant plus d'ombre dans son tamis immense pendant qu'une, deux, trois étoiles s'accrochent déjà au sas de soie bleue.

V

L'automne

Les jours se sont avancés à la hâte vers la possession de l'automne grave et somptueux. Un parfum subtil, celui des feuilles secouées et mordues par le vent de novembre, se mêle aux fumets de la cuisine et flotte autour des ermites du lac Guénard. Ceux-ci sont attablés pour le repas du midi. Ils font honneur au menu : une fricassée de lièvre, de perdrix et de haricots brunis en pépites d'or.

Après une sieste béate sur les couvertures de laine grise, le père William Dorval, qui, pour la saison froide, a transporté ses pénates au campement du Guénard, propose à Jean de déménager leurs « pack-sacks » dans leur nouvelle demeure construite au milieu d'un bosquet de sapins alourdis par l'âge, où le cinglement des giboulées prochaines se fera moins sentir. Le vieillard a fait une étagère taillée dans une bûche de pin blanc. Il y place tous ses bibelots : un chapelet, la statue de saint Joseph, une photo de sa bonne vieille femme

restée là-bas, à l'Anse-au-Gascon ; six enveloppes adressées avant la montée au bois et un crayon. Le tout imprégné d'une odeur forte par les feuilles roulées de tabac brun et les nombreuses pipes de plâtre bien culottées. Le vieux Dorval transporte ensuite son sac à linge bombé à se fendre de sous-vêtements chauds, de pièges gros et petits et de racines de savoyane.

Le soir s'amène bientôt, car l'ombre tombe vite en forêt, les jours d'automne. Et comme d'habitude, lorsque la grisaille environnante noie leur coin de forêt, Jean songe à Régine qu'il n'a pas revue et qu'il n'ose pas revoir depuis le baiser fou et la féerique vision du bain. Dorval le tire de sa rêverie en sortant dehors, pieds nus dans la rosée froide des mousses. Le bonhomme examine le ciel et dit :

– Pas d'étoiles : on aura du mauvais temps. Je serais pas surpris qu'on ait bientôt une petite bordée de neige pis qu'on entende le raveau des orignaux. Ils doivent se courir. Le bois va leur appartenir après ce temps icite.

Ces simples mots donnent la sensation qu'il fera bon dans la chambre neuve où l'on sera uni, vieillesse et jeunesse, contre la grande nostalgie blanche de l'hiver. Mais Jean songe tout de suite à une autre vie commune, à Régine qui deviendra sa femme après les fêtes. Il est sûr qu'elle l'attend et comprend qu'il ne soit pas

retourné chez les Latourelle.

Le père William a capturé un brochet de trente-cinq livres, par un vent qui soulevait des vagues à cinq pieds de hauteur. Il l'a placé dans sa glacière fabriquée à la façon des Gaspésiens de 1840. Deux pieux, solidement enfoncés dans le sol, supportent une pièce transversale. L'énorme poisson y est attaché par une broche, à sept pieds du sol. Jean regarde en s'amusant les nombreux chats du dépôt essayer leur adresse contre l'inaccessible appât. Toujours en vain. Les matous et les chattes marchent à pas de velours sur la barre centrale jusqu'à la broche tendue. Arrivés là, tous culbutent sur le sol et, penauds, recommencent.

Le soleil et l'air ont vite fait de cuire une enveloppe dorée sur la chair blanche du brochet et, chaque soir, le vieillard se rend au lac et plonge sa main dans l'eau pour faire le signe de croix traditionnel avant de revenir trancher un morceau de poisson digne de huit citadins. Ce morceau, il le fait ensuite sauter dans une poêle remplie de saindoux. Puis on mange, l'estomac dilaté par les effluves balsamiques, pendant que le « bleu » du vent psalmodie le proche adieu des dernières aubépines et la chute des dernières feuilles.

Dorval est un chasseur de race et il enseigne à son jeune ami la manière de fabriquer des lassos pour

capturer le renard. Avec du fil de laiton destiné d'habitude aux lièvres, le vieillard fait de vrais câbles à pendre. Six brins de fil roulés avec un clou et le tour est joué. Une vingtaine de ces attrapes sont déjà dissimulés dans les routes des chevreuils, à deux pieds du sol, soutenus par de petits sapins secs. Papa William est assuré du succès et répète sans cesse, à la façon des vieux qui craignent de n'avoir pas assez de temps pour parler :

– Tu sais, mon jeune, qu'y a rien de bête comme un renard ? Il faut avoir vécu comme moé soixante-quinze ans dans le bois pour le savoir. Un de ces matins, après la première bordée, on trouvera un beau renard pendu par le cou et étouffé, raide noir. Aux glaces, on posera d'autres collets de l'autre bord du lac, à ras les pointes, parce qu'y a rien de senteux comme un renard.

Un matin, Jean se lève plus tard que d'habitude et voit que la surface du lac Guénard s'est transformée en un brillant miroir. Il court jusqu'au rivage et y trouve les bottes de son vieux compagnon. Jean craint qu'un accident ne soit arrivé à Dorval. Mais non, le vieillard apparaît au détour d'un lopin en friche marchant sur la glace mince à grandes enjambées et en « pieds de bas », grand Dieu ! Le hardi nonagénaire approche et explique en souriant :

– Tu sais, mon jeune, il faut pas courir le risque de timber. La glace est pas encore épaisse. Or donc je me déchausse pour pas glisser. Le verglas et l'eau sont ben frets, mais c'est le meilleur moyen de ne pas avoir le rhume. Depuis l'âge de cinq ans, je patauge dans l'eau en toute saison.

– Vous avez une santé incroyable, papa Dorval !

– Pas plus que mon père et pis ma mère. Tiens, ils ont eu dix-huit enfants. Moé pis ma vieille, on en a acheté rien que quinze. À chaque visite dans les « bas », j'étais certain de travailler de loin un nouveau baptême. Les Dorval ont toujours fait comme ça. Il en mouille au lac Saint-Jean, sur la côte nord et dans toute la Gaspésie.

Jean sourit et ne peut s'empêcher de dire :

– Je parie que c'est parce que vous aviez peur de sortir de la maison, papa Dorval !

– Ha ! ha ! Moé, peur ? Écoute, mon jeune, j'ai déjà joué dans le lit d'une mère ourse, moé. Cette fois-là, par exemple, je suis resté fret de surprise. Y avait ben de quoi ! C'était dans l'automne et j'avais ben soixante ans ; sur la Croche, en haut de la Tuque. En voulant éviter un orage, je saute entre deux gros pins renversés. Et me v'là, batefeu, avec une mère ourse et ses deux petits. Mauvaise affaire, que je me dis, et pas moyen de

m'esquiver. Mais je me suis jamais sauvé de personne. Vite, mon couteau de chasse et donnez-y, William. Une vraie bataille, allez. Du poil, y en avait. À bras le corps tous les deux. Pis finalement, je darde la gueuse au cœur. J'ai gardé un souvenir de ses caresses. Tiens, regarde...

Le titan fait glisser la chemise d'étoffe de son épaule parcheminée et Jean voit les empreintes des griffes, trois cicatrices roses, énormes.

Et c'est ainsi que, des conversations du vieillard, Berlouin peuple sa solitude ensoleillée par le souvenir et le désir de Régine.

VI

L'hiver

Quelques jours plus tard, une neige épaisse tombe et colle son velours flou aux vitres. Toute la forêt s'enveloppe d'une obscurité laiteuse. Les renards glapissent leur joie. Trop tôt, cependant, car voici le père Dorval qui entre dans le chantier du lac Guénard, en ce matin glorieux, avec un renard argenté sur les épaules. Le vieillard crie à son compagnon :

– Hein, mon jeune, une rôdeuse de belle pièce ! Ma Josette va être fière : elle a toujours voulu avoir un tour-de-cou comme ses filles. En v'là un qui battra tout ce qu'elle a vu. Pis sois certain d'une chose. Elle le mettra pas au mois d'août, mais rien que pour la messe de minuit et les grandes fêtes.

L'après-midi, Dorval étend la peau soyeuse sur un moule. Le chasseur place son trophée sur les entrails, au-dessus du poêle, contemple sa prise, se lève à toute minute pour la caresser.

Le soir, Berlouin, fatigué, se couche tôt. Le

nonagénaire, à cinq pas de lui, fume sa pipe, les pieds étendus devant la fournaise, dont la petite porte entr'ouverte diffuse une lumière rosée. Enfin, le vieux enlève sa culotte, ouvre la porte pour « changer d'eau » puis revient pour s'agenouiller près de son grabat, au-dessous de celui de Jean. Celui-ci, qui ne dort pas encore, l'entend murmurer entre haut et bas :

– Notre-Seigneur, je vous remercie ben pour le renard que vous m'avez fait prendre et, si c'est pas trop vous bâdrer, faites-moé-z-en poigner ben d'autres. Vous savez que je suis pas riche et je voudrais laisser un peu de bien à mes enfants. Vous pourrez venir me chercher n'importe quand après un hivernement de bonne chasse. Bonsoir, Notre-Seigneur.

Au réveil, le lendemain, un éblouissement blanc fait sursauter les deux gardiens du dépôt. C'est le 25 novembre et sainte Catherine a trouvé des bonnets de toutes les grandeurs et pour tous les goûts.

Durant la nuit, le vent s'est fait tisserand, tailleur, habilleur. Dans un pied de neige, il continue à cisailer, trousse et déchire. Peignoirs, camisoles, kimonos, chemisettes et pyjamas sont accrochés dans les pins et à tous les chênes. L'aurore laisse en passant des tons de chair sur les arbres. Le mauve, le vert, l'opalin, le violet se succèdent ensuite pour préparer, en un splendide

cérémonial, le baiser du soleil.

Les premiers oiseaux de neige sont arrivés avec la tempête. Ils roulent partout leurs pompons ou bien se reposent, en guirlandes, dans les conifères. Sur toute la forêt, la neige tour à tour s'apaise ou s'agite et roule de branche en branche.

Berlouin qui, depuis plusieurs jours déjà, a décidé de revoir Régine, se jugeant assez fortifié contre lui-même et croyant le moment venu de préparer son mariage, profite de la neige qui lui permet de parcourir à la raquette les quatre milles qui le séparent du camp des Latourelle. La couche blanche se soulève en plumes sous son passage. À l'approche des « brûlés », après une heure vivifiante de course, la neige crisse. Le marcheur foule du gros sel. Le paysage change aussi. On voit partout des ruines de bosquets, des tronçons tordus. Jean s'encourage : encore un peu plus d'un mille et il retrouvera sa Régine. Il lui semble que son cœur se dilate et que ses pas se font plus nerveux.

Le jeune homme traverse comme en un rêve les derniers vallons et les dernières collines. Parfois il tombe. Des gros cailloux cachés heurtent le bois de ses raquettes en faisant un bruit clair. Des lièvres apeurés passent entre ses jambes. Les longues bêtes aux longues oreilles sont blanches. Chaque bond désespéré étire davantage un arrière-train qui suit comme un ressort.

Berlouin, pour s'amuser, leur crie sa joie et les lièvres s'étirent plus encore, se dilatent presque, vers les terriers, dans les broussailles.

Les souris de bois abondent dans les terres dévastées par un feu de forêt. La neige est criblée de trous noirs où les chevaux ont passé et piétiné. Le sillage d'une queue trop mince imite l'empreinte d'un foin pressé dans de la farine.

Là où souris se trouvent, belettes abondent. Jean regarde une des petites bayadères se tacher du sang des mulots. Puis, avec une souplesse de couleuvre, elle se coule dans un trou parmi les roches. Le bout de sa queue est une guêpe noire qui s'enfonce dans du lait.

Berlouin entend des voix. Une fumée rousse monte de la neige avec la flamme d'un beau feu. Les bûcherons d'Eugène Latourelle ont commencé leur dînette au bois. Sont-ils noirs ? Drôles de charbonniers parmi tant de blancheur ! Toujours curieux, Jean demande au premier qu'il croise :

– Cette saleté doit être terrible ?

Gaston Tiffault, de Saint-Adelphe, est âgé de soixante-dix et il a « cassé » bien des jeunes à la coupe des arbres. Il répond :

– Pas de saint danger. C'est nous autres qui ont le plus bel ouvrage. Tripoter le bois brûlé, c'est encore

mieux que de tripoter le bois vert. Nous autres, on se mouille rien que le soir, pour se décrotter, quand on se décrotte, ben entendu. Prenez les hommes de Paul Chatterre, au lac du Caribou, qu'est-ce qu'ils font ? Ben, j'vais vous le dire. V'là un sapin, ben fourni de branches, un vrai sapin que je dis. La neige le couvre tout. Quasiment mille livres de pesant. Paf !... paf !... la neige descend, vlan sur les épaules. Pif ! dans le cou, dans la brayette mal fermée. Pif !... paf !... pouf ! tout glisse et le bûcheux se secoue, mais vas-y voir, il est en maudit d'être plein de neige en dedans comme en dehors. Nous autres, seul le vent peut nous bâdrer. C'est un gros hurleux, des fois, mais on s'en sacre. Quand un jeune dit : « J'ai fret », les autres crient : « T'as beau, travaille, torrieux ! » J'aime encore mieux me faire barbouiller par le bois brûlé que de me faire tâter par cette sacrée neige toute la journée...

On offre à Jean une tasse de thé aromatique. Des aiguilles de pin, transportées par la brise, flottent sur le liquide épais. C'est amer, c'est de la vigueur liquide, c'est bon.

Les hommes retournent à l'assaut des cadavres noirs de la forêt qui trouent le ciel et le sol de leurs troncs calcinés. Berlouin arrive peu après au chantier de Latourelle. Est-ce la gêne qui le dirige d'abord vers le quartier des hommes ? Il éprouve tout à coup une

inquiétude aiguë à la pensée de revoir Régine.

Partout, aux abords de la mesure, dans les nombreux sentiers, la neige durcie révèle la présence de l'homme. Des centaines d'oiseaux blancs, des perruches à gorge rose, à dos rouge et à ailes vertes, dévorent le sel humain collé aux cristaux créés par l'urine dans des rigoles étroites creusées jusqu'à la couche des feuilles.

Berlouin entre doucement dans la cambuse. Il voit une chatte aux pattes noires sortir d'un trou, au milieu du parquet mal joint, avec une souris morte dans la bouche. La bête capricieuse se dirige, suivant les mouvements d'une merveilleuse queue soufflée, vers le lit d'un bûcheron et cache son trésor gris dans le pli d'une couverture.

Eugène Latourelle, qui entre par la porte mitoyenne, voit la chatte et la gronde :

– Ma saprée Lina, si je te prends encore à faire de ces cadeaux à mes hommes, je t'envoie à Saint-Michel-des-Saints. Les matous de mon oncle prendront pas de temps à te dompter...

Le colon jette la souris dans la fournaise et la chatte dehors. Il se détourne pour sortir et aperçoit Berlouin resté dans l'ombre. Il le salue maladroitement.

– Tiens, bonjour, le commis. Il fait ben beau, hein ? Je gage que vous venez pour saluer ma belle-sœur. Elle

est partie avant-hier, avec le portageux, pour Saint-Zénon. On a ben de la peine et mon plus vieux s'arrête pas de dire : « C'est la faute des castors ». À propos, elle m'a demandé de vous remettre une note. La v'là ; je l'avais bien serrée dans ma blague à tabac...

En prenant l'enveloppe des mains de Latourelle, Jean sent les battements de son cœur se précipiter et le sang lui monter au visage. Régine s'est-elle froissée de son silence prolongé ? A-t-elle perdu confiance en lui ? N'a-t-elle pas compris ? Il ne réfléchit pas que, si elle avait voulu s'éloigner de lui pour toujours, elle n'aurait pas, prévoyant sa visite prochaine, laissé un mot pour lui. Berlouin déplie la feuille de papier avec émotion. Pendant qu'il lit, des larmes de bonheur lui montent aux yeux :

« Jeannot, je t'attends après la Noël. Tu ne seras pas fâché de ma fuite et notre réunion prochaine n'en sera que plus merveilleuse. Puis j'ai à préparer bien des choses : un lit chaud, des belles couvertures en laine blanche, six oreillers... Je radote, tu sais. Je t'aime tant ! Je n'ai jamais douté de toi. L'aurais-je fait que les malicieuses allusions de papa Dorval, qui est venu nous voir plusieurs fois, m'auraient vite réconfortée. Ne lui en veux pas, surtout... Embrasse Donat, je lui cède temporairement ma place et grise-toi à la fleur de son

petit menton en attendant ma bouche. Ta Régine ».

L'amoureux frémissant a détourné la tête vers la fenêtre. Il regarde la neige qui noie la nature et songe aux couvertures de laine blanche. Latourelle, dont l'âme est sensible autant que simple, comprend ce qu'il voit et pousse Berlouin dans la cuisine, vers sa femme, en disant :

– Fais-nous deux ponces, ma vieille ; il doit bien rester assez de whisky dans la canistre. Et avec de l'essence de citron. Des fortes, hein ? Parce que j'ai ça dans le goût aujourd'hui...

Berlouin passe l'après-midi à jouer avec Donat, tout en racontant des histoires au petit Jean. Il fait aussi le cheval, écrasé sur les gaules du plancher, pour Lisette et les autres marmots. Madame Latourelle l'observe en souriant et se garde de le moquer. Après le repas du soir, il va se coucher avec les bûcherons. On lui donne un lit supérieur. Les fils d'araignée du plafond se mêlent aux brins de mousse. L'air est lourd. La chaleur laisse flotter plus lentement les détritiques des vers à bois qui psalmodient sans arrêt : criste... criste... criste... La chatte Lina court sur le plancher et, parfois, saute vivement. Ses prunelles vrillent la nuit de deux boutons

rouges. Le bûcheron couché au-dessous de Jean se roule. Les branches de cèdre craquent comme un rire de petite garce. Une voix assourdie et heureuse monte soudain aux oreilles de Berlouin :

– Tes cheveux sont doux, Gaby...

Cri apeuré. Frottement d'une allumette sur le mur raboteux. Une chandelle s'allume. Jean se penche. L'amoureux d'en bas, encore assommé de sommeil, est assis, genoux au menton, et se pince les orteils. Sur l'oreiller de foin, huit victimes de Lina sont posées côte à côte. Le jeune homme maugrée :

– Maudite chatte qui m'a fait peur. Je sentais quelque chose de doux et de chaud sur mon visage, pis je me réveille et je poigne du poil encore tout mouillé. Elle va y aller dans le hangar de Saint-Michel... C'est moé qui va le dire au bonhomme Latourelle.

Lina miaule, couchée en rond, sous l'évier. Après avoir soufflé la chandelle, le bûcheron demande à Jean :

– J'ai pas parlé, toujours, en rêvant ?

Il y a des mensonges délicats et Berlouin répond d'une voix ferme :

– Non, mon brave, non...

Puis, rageusement, il arrache la mousse des joints au-dessus de sa tête pour respirer un peu d'air vif et

murmure tout bas, comme une prière fervente :

– Tes cheveux sont doux, ma Régine...

Levé de bonne heure avec les bûcherons, Berlouin se dirige vers le chantier rapproché où les hommes de Paul Chatterre travaillent gaillardement. Il veut se distraire un peu de l'obsédante vision de Régine sans cesse évoquée dans la maison des Latourelle.

Jean et Chatterre s'entendent bien. Le commis accompagne le contremaître dans sa tournée matinale pour donner les ordres de la journée. Tous les bûcherons sont déjà à leurs postes. Berlouin aime observer au travail ces robustes gaillards spontanément poussés par leur nature vers les dures corvées de la coupe. Ces gars splendides ne sont jamais plus fiers que lorsqu'ils ont battu leurs camarades d'une autre équipe par quelques billots.

Ce jour-là, les premiers rayons d'un soleil blanc éclairent les coupes d'une lumière lointaine et presque froide. Le contremaître n'a pas besoin d'encourager ses hommes.

Ici, Bill Phaneuf fait tournoyer sa hache et s'attaque à un pin rouge en chantant :

C'était une vache aux grands yeux bleus...

La chute d'un arbre voisin étouffe le reste de la ballade.

Quelle féerie de clartés s'allume soudain sous le soleil ! Les aiguilles des conifères crient leur volonté de vivre et toutes les branches soulèvent leurs bras élancés et couverts de givre vers la lumière qui commence à mordre.

Là-bas, au flanc d'un coteau, une deuxième équipe travaille et une voix mâle entonne un second refrain :

*La vache est à l'eau dondaine,
Le veau va s'nayer dondé...*

En face, un autre groupe et c'est un autre chant qui répond :

*La bon'femme en colère coupa la queue d'son veau
Pour donner à sa fille d'quoi garnir son chapeau...*

Un refrain tombe de la montagne mêlé aux premiers

chants des oiseaux :

*Youp, youp, sur la rivière,
Vous ne m'attendez guère,
Youp, youp, sur la rivière,
Vous ne m'attendez pas.*

Jean et le contremaître continuent d'avancer vers la montagne voisine en *youppant* eux aussi.

Au détour d'une sente aux arbustes alourdis de neige, un gars de Saint-Jacques ouvre un chemin dans les futaies et coupe branches et racines afin de permettre au cheval d'un pileur de passer sans obstacles.

Le gamin s'accompagne à coups de hache :

*Sur le haut mât d'une corvette,
Un petit mousse noir chantait,
Disant d'une voix inquiète
Ces mots que la brise emportait :
Filez, filez...*

Le bûcheron aperçoit son maître, sourit naïvement et continue sa tâche. Jean est déjà loin et les notes tristes lui parviennent encore par-dessus la vallée :

*...ô mon navire,
Car le bonheur m'attend là-baaaas...*

Ils sont quarante hommes en huit groupes, répartis sur un territoire d'un mille carré, sur le coteau, dans les savanes, partout. Le plus âgé conduit le travail. Il est le chef. C'est lui qui pratique l'entaille sacramentelle. Puis le scieur entre en scène et deux torsos vont, viennent, en un rythme viril marqué par les mouvements du *godendard*. Encore quelques coups plus rapides. Les deux copains essoufflés y mettent toute leur énergie. L'arbre frémit, résiste et oscille, penche un tout petit peu et se replace sur son socle, suprême résistance contre la mort. L'un des bûcherons pousse en mesure avec une perche cochée. Un autre lance le taillant de sa hache dans le joint créé par les dents d'acier. Le superbe vaincu frissonne et s'éboule dans la neige. Le sol vibre. Des oiseaux s'envolent. Une poussière de nids aveugle.

Le gars de Saint-Jacques a rejoint le groupe et saute sur l'arbre abattu :

Si tu revois ma bonne mère...

Il s'attaque aux branches :

Filez, filez, ô mon navire...

L'homme va d'une fourche à l'autre sur le tronc écrasé. Il coupe d'un seul coup rapide, pesant.

Les deux scieurs suivent. Le chef calcule sa mesure avec soin pour obtenir la longueur réglementaire. Son compagnon traîne le *godendard* ; il l'accroche partout et se déchire la culotte. La scie lime de nouveau dans les fibres molles. Une bille se détache et s'endort dans la neige.

Le charretier s'amène avec un gros cheval blanc et attache la bille coupée, lourde parfois d'une tonne, puis crie à la bête un « go ! » sonore.

Plus loin, un limeur s'éloigne après avoir donné un *godendard* « défatigué » à une équipe. Les hommes regardent le soleil. L'astre tombe droit et plaque son ombre en carrés. C'est l'heure de la dînette. Les premiers arrivés à la pile de bois allument le feu et ouvrent les caisses de provisions. La flamme fuse à

trente pieds. Un marmiton s'éloigne avec la bouilloire dans laquelle bout déjà le thé, épais comme du sang.

Porc salé froid, en « oreilles » rôties et jaunes ; haricots gras, de l'or mou ; mélasse épaisse comme des larmes de nègre ; gâteaux bedonnants comme des capucins, tout cela disparaît en un tour de mâchoire.

« Bougon » Bazinnet, le charretier, arrive le dernier, quand les autres ont fini. Le cheval blanc mange toujours avant son maître. Sous un épais sapin, il broie son avoine avec béatitude. Ses gros yeux roulants suivent les oiseaux qui volettent autour, comme surpris de voir la bête immobile. Parfois un chevreuil s'approche doucement. Le bon cheval partage alors avec joie le mil juteux et le trèfle parfumé.

Après une heure de repos, les groupes reprennent la hache et la scie. Dans les fourrés, les branches coupées, inutiles maintenant, meurent peu à peu. La sève les parfume en séchant. Près du feu presque éteint, un renard furette dans les plats renversés.

L'hiver réalise son intensité.

Trois pieds de neige recouvrent le sol. Les lacs solides offrent un tapis merveilleux aux caprices du ciel bas. Uniformité roulante du sol et des eaux épanouis en pulpe de lis sur toute la nature !

Les aurores sont blanches. Elles jettent des caresses

dans les taillis. La clarté des matins est plus molle. Le givre tombe sur tout avec un bruissement d'abeilles.

La forêt montre son âme en frissonnant avec les aigrettes qui remplacent les bourgeons. Elle pleure avec le vent, ce tisserand de linceuls de toile claire, de suaires de lin lavé. Elle sourit sur les rosiers sauvages ; le froid presse les infimes corselets verts des tiges pour donner plus de carmin aux boutons futurs.

Tous les conifères sont des clochers et le bruit des glaçons, en tombant, imite l'Angélus des villages. Parfois, la rafale secoue les brousses alourdis de neige. L'horizon se poudroie alors d'ailes d'anges. La lune offre aux soirs blancs une robe de clair satin. Les jours chargés d'opales broient des diamants. La joie de la vie ruisselle en vagues. Les pics sautent comme des grisettes. Le bal des rayons est commencé.

Les écureuils jouent avec des noix blanches. Ils plongent dans la lumière figée en fermant serré leurs petits yeux ravis. Les roitelets à couleur cannelle, aux flancs striés de noir, se plongent dans un rapide. D'un coup de langue, le flot les baise et ils s'envolent, alourdis de perles, dans le soleil qui les sèche au faîte d'un érable.

Les jolies mésanges à tête d'onyx, avec un rien de bavette en jais sous la gorge, avivant les tons gris clair de leur plumage, s'accrochent aux branches les plus légères et se balancent au rythme des giboulées. Elles défient le froid en turlutant sans arrêt « chic à dee ! dee !... chic à dee ! »

Sur les rivages, dans les ravins, sous les roseaux, la poudrierie vole, soulève, enlève, cherche et sa voix claironnante fait tressaillir les cieux tendus.

Les perdrix marchent sur des mousselines. Les corps pivelés montent et descendent dans la lumière vers un cormier agitant ses grelots rouges. La famille heureuse saute de branche en branche, lentement. Les becs jaunes amollissent le sang des baies sauvages et des gouttes de sang tombent sur la neige. Pollen pourpre de fruits trop mûrs.

Un dernier rayon fend les cimes des merisiers et les perdrix grimpent encore. Les oiseaux ébourgeonnent à gorge pleine jusqu'à ce que le soir commence à cacher les tiges. Un vent plus froid tinte. Alors les ailes se replient, les pattes se joignent. Une à une, tête sous l'aile, les perdrix se jettent dans le vide. La neige les reçoit, les cache profondément à l'abri des renards et des loups. Parfois la mort goulue rôde. Un dégel a soufflé pendant le jour son haleine. La neige est plus molle. Les pauvres oiseaux enfoncent plus facilement,

sans peur. Vienne la nuit et le froid reprend ses droits tyranniques et, quand le printemps répandra sa lumière sur la couche durcie, des milliers de petits cadavres, oubliés par les carnassiers, s'émietteront en sucre pâle au milieu des fleurs nouvelles.

VII

Le messager

La maman Groleau, plus rouge qu'une pivoine, enfourne tarte sur tarte dans son poêle « à deux ponts ». Dans dix jours, ce sera la Noël et le « futur » de sa Régine descendra du bois, en vrai bûcheron du Saint-Maurice, pour faire la demande en mariage.

Quand la brave ménagère ne se cuit pas les joues, elle s'étend dans une berceuse en rondins d'érable et tricote une chaude layette rouge. En ce moment, elle est seule dans la salle basse. Son homme est allé bûcher du bois de corde au bout de la terre et Régine fait la grasse matinée dans sa chambre à deux lucarnes, accrochée là-haut à la vieille cheminée de pierre.

Un chat blanc et noir s'étire près de la double fenêtre longue et haute afin d'offrir plus de prise au soleil, bousculant ses rayons sur les catalognes veinées de pourpre.

Des grelots tintent sur la route molle creusée dans la neige haute : vagues surprises par un froid subit et

figées capricieusement. Les bosquets des prés, clairsemés pour permettre aux moissons de mieux éclater, font taches de velours ; ici et là, ils se tendent d'énormes bonnets ou encore de lourdes portières à l'entrée d'un château de marbre.

Le clocher du village de Saint-Zénon, planté comme un clou sur la plus haute montagne, brille au loin. Madame Groleau aime à regarder la rainure jaune sur l'horizon bleu et elle enlève ses lunettes pour en mieux voir le coq, abeille chargée de pollen.

Les grelots se sont rapprochés ; le tintement faiblit. Une lisse d'acier crisse sur le fumier jeté en tas devant l'étable. Coup dans la porte et Saluste Guindon, le « porteur de poste », entre :

– Je vous offre le bonjour, madame Groleau...

– Le bonjour pour vous, Saluste. Quelle bonne brise vous amène dans la concession ?

– Une lettre, madame Groleau, et pour vot' belle Régine par-dessus le marché. Elle vient du Caribou et j'gagne que c'est la femme d'Eugène qui écrit. Ils sont toujours ben, j'suppose, chez Eugène ?

– Assez bien, merci. Mon gendre, il va couper trente mille billots, cet hiver. Il pourra s'faire aider et payer des bras pour abattre dix autres arpents de terre neuve.

– Tant mieux ! Grand bien vous fasse et j'vous

souhaite le bonjour. Il faut que je me sauve pour aller porter une autre missive aux vieux Lippé, dans l'neuvième rang. Ça doit venir pour les Fêtes de leur gars Mathias, aux États, qui n'est pas venu se promener depuis bientôt dix ans.

– Bonjour, Saluste, et merci. Je te souhaite pas trop de neige dans le cordon.

– De la neige ? Mes pitons, ils la mangent...

La maman Groleau n'a pas la peine d'avertir sa fille. Comme une gamine, elle descend à cheval sur la rampe du vieil escalier tremblant, en chemisette bleu pâle avec un pantalon de même couleur bien attaché aux genoux, fort heureusement pour le chat qui s'imagine revoir un beau petit nuage comme il en découvre en ravaudant avec la chatte du voisin, aux soirs de lune, parmi les chaumes enneigés. Régine s'écrie :

– Une lettre ! une lettre !

– Pour ma petite Régine. Ça a l'air d'Eugène...

– Ou de mon Jean-Jean...

– Tiens, ce doit être lui et je l'aime déjà, ton futur.

– Bonne maman, va !

Et Régine étreint sa mère, l'étouffe presque, et toutes deux poussent ensemble de gros soupirs de joie émue. Puis la belle fille s'assoit, jambes repliées sous

elle, déplie la lettre et lit à haute voix :

« Ma bonne petite Régine,

« Le grand froid de la nature me pèse parce que je me sens seul et si loin de toi. Les fleurs de ton jardin, roses, violettes et œillets, sont mortes depuis longtemps et je n'ai plus, pour t'évoquer, que les rayons lunaires, la danse des étoiles, la caresse d'une aile d'oiseau dans le soir vif de décembre. Pourtant je trouve que c'est bon de vivre. Toi et moi préparons dans la paix la belle moisson prochaine des amours permises. Le bel avenir est éblouissant. Il fait mal aux yeux comme un soleil trop clair et il me faudra, pour en supporter la lumière, l'ombre parfumée de tes cheveux noirs. Je serai avec toi bientôt, le lendemain du miracle de la Crèche. Chantons l'avenir. Vive la vie !

Ton Jean ».

La maman Groleau, bouche bée, fixe le clocher lointain et, tout en taponnant son large tablier à carreaux, marmotte :

– C'est quasiment aussi beau que les saints évangiles de la parabole, quand Not'Seigneur changea la montagne en pain...

Régine mord la joue de sa maman naïve, s'empare du chat, le soulève par la queue et l'embrasse gloutonnement. Vivement, elle remonte à sa chambre, se jette sur son lit et s'écrie :

– Jean, mon beau Jean, mon mien !

VIII

Une noce à Saint-Zénon

Jean et Régine se sont courtisés durant une semaine. D'un commun accord, ils ont évité les tête-à-tête, craignant tous deux la fougue de leurs désirs. Pendant les longues heures des soirées, le commis du Guénard fumait sa pipe près du gros poêle toujours bourré de billochets d'érable et se plaisait à admirer sa promise aidant sa mère aux travaux du ménage. Un soir, madame Groleau dit à sa fille :

– Tu travailles trop, petite.

Régine, souriante, répondit :

– Maman, je te dirai ce que disait, au couvent, une charmante Gaspésienne qui avait les plus beaux yeux de femme jamais vus : « je suis défatiguée ». Cette petite amie se nommait Lisette Loisel et elle faisait notre joie à toutes.

La maman, curieuse comme la plus curieuse des belettes, demande :

– C’est bien celle qui t’écrit des fois ?

– Oui, c’est elle. Un jour, elle avait joué aux religieuses un tour pendable, comme elle seule pouvait en imaginer. Du reste, je crois te l’avoir déjà raconté...

– Raconte toujours, pour Jean...

Régine s’approche de son fiancé et s’écrase, comme une sauvagesse, près de lui.

– Un jour de congé, dit-elle, Lisette était en pénitence parce qu’elle avait placé une statue de saint Joseph la tête en bas dans le corridor de la chapelle. Seule dans la salle d’étude, la pauvrete voyait les gamins des alentours jouer à la balle dans un terrain vague, tout près. Que fait Lisette ? Elle sait qu’elle ressemble beaucoup à la Révérende mère supérieure, surtout avec des verres fumés. En un clin d’œil, Lisette est au dortoir des religieuses et y trouve une robe qui lui va à merveille. Elle relève ses cheveux fous, les tasse sous une cornette toute neuve, place le crucifix de la congrégation sur sa poitrine et descend à pas de loup vers le parloir. Une jeune religieuse, nouvellement arrivée, voit la supérieure et, faisant la révérence, lui dit : – Bonjour, mère, vous voulez sortir ? – Oui, mon enfant, répond Lisette avec un aplomb imperturbable, et je sors seule car je vais tout simplement au poulailler...

– Diable ! dit Jean, elle était diablement rusée, cette

petite...

– Oui, reprend Régine, mais pas tout à fait assez tout de même. Dès qu'elle fut dehors, elle sauta la clôture avec une souplesse de lapin et courut vers les gamins qui la regardaient venir avec stupéfaction et, leur ayant en deux mots, expliqué son escapade, elle se mit à jouer avec eux. Pour le malheur de Lisette, un des vicaires vint à passer et vit la mère supérieure en train de frapper du bâton, costume noir retroussé jusqu'aux genoux. Il court au couvent, y rencontre la vraie supérieure et lui raconte le scandale. Inutile de dire que Lisette fut chassée du couvent.

Jean demande :

– Qu'est devenue cette amie, Régine ? Une enfant assez intelligente pour jouer pareil tour a dû faire son chemin.

– Elle est mariée à Lionel Lagacé, un jeune bûcheron établi dans notre paroisse.

Il se fait un silence pendant lequel Berlouin et Régine songent à leur propre mariage qui sera très bientôt célébré. Le jeune homme vide sa pipe, caresse les cheveux de sa fiancée et admire l'échancrure de sa merveilleuse gorge.

Quelques jours avant le mariage, au début de janvier, Berlouin, pour la première fois, se trouve seul

avec Régine, dans la cuisine. L'ombre du soir plaque des linons sombres dans les fenêtres. La jeune fille, qui vient de prendre un bain, est plus fraîche que jamais. Jean ne résiste pas au désir qui le secoue et il enlace sa fiancée. Il l'étreint, l'embrasse dans les cheveux, sur la nuque, sur les yeux, le nez et dit d'une voix sifflante :

– Ma petite Régine, tu sens la violette.

Régine se presse davantage contre son bien-aimé. Elle lui prend la tête à deux mains, passe ses doigts souples et nerveux sur ses oreilles, lui ouvre la bouche, approche ses lèvres des lèvres de Jean, les retire avec une rapidité d'oiseau, recommence le jeu et, de temps à autre, montre un bout de langue rose aussi délicat qu'un bouton d'œillet. Jean, affolé, réussit enfin à coller sa bouche sur celle de Régine et il boit la vie longuement, rageusement.

Consciente tout à coup du danger, la jeune fille repousse fermement son fiancé de ses deux mains ouvertes. Elle tremble de tous ses membres.

– Laisse-moi, supplie-t-elle, laisse-moi ; ne faisons pas cela, pas maintenant.

Puis, rapide comme l'éclair, elle s'enfuit dans la salle à manger, réveillant par un éclat de rire perlé madame Groleau qui s'était endormie le nez sur son tricot.

– Qu’as-tu à rire, petite folle ?

Régine s’arrête près de la table, fait deux sauts et, s’approchant de sa mère, lui murmure à l’oreille :

– Si tu savais comme mon Jean embrasse bien ! Oh ! comme je serai heureuse...

La vieille femme regarde sa fille dans les yeux, jusqu’au fond de l’âme, et une grande joie l’envahit. Elle sent battre le cœur de son enfant tout près du sien. Régine sera avant tout l’amante de son mari. Maman Groleau dépose un baiser gras de vie sur le front de Régine et dit :

– Cours te coucher, ma petite. Il est préférable que tu ne revoies pas Jean, ce soir. Tantôt, je parlerai à ton père pour qu’il fasse boucherie demain. L’heure de la noce a sonné.

Le lendemain, c’est grande fête chez les Groleau. Tout le rang sait que le père Maxime tue son cochon le plus gras et de nombreux voisins viennent pour prêter main-forte et boire le traditionnel gallon de whisky acheté pour la circonstance. Lionel Lagacé, le mari de Lisette, un solide gaillard de vingt-six ans, musclé comme un lutteur, est choisi pour saigner la bête, qui pèse plus de trois cents livres. Le travail se fait rapidement. Après avoir jeté le porc sur le dos avec un effort qui fait gonfler les veines du poignet, le jeune

homme darde droit au cœur d'une main assurée. Régine regarde la scène à côté de Jean et ne peut s'empêcher de dire malicieusement :

– C'est un bel homme, hein ? Lisette n'a pas été mal partagée !

Puis elle regarde son ami, les yeux à demi fermés, pour voir l'effet de sa taquinerie. Le visage de Jean demeure impassible. Il répond simplement, presque avec gravité, en vrai philosophe :

– Il est très beau, en effet. Je suis content de voir que tu sais apprécier la beauté virile. C'est la preuve que tu es saine et forte, ma petite Régine.

L'après-midi les femmes s'occupèrent à la préparation des tourtières, des rôtis, boudins et saucisses. Enfin, après le repas du soir, une sauterie intime réunit la jeunesse du rang. Régine danse avec tous les jeunes gaillards aux bras solides. Jean n'est pas jaloux. Ne sera-t-il pas le seul à posséder Régine, ce trésor sans prix ?

L'église de Saint-Zénon est remplie. Un mariage est un grand événement pour les jeunes et les vieux. Les fillettes y tissent des rêves blancs, beaux comme la neige neuve tombée pendant la nuit. Pour rendre plus beau le jour de Régine, les vieilles femmes courbées par

de nombreuses maternités se souviennent de leur jeunesse et des larmes brillent dans le pli des paupières baissées vers la terre.

Les enfants de Marie entourent l'harmonium et Célanise Ducoteau, l'organiste, maigre autant que l'unique porte-musique placé à sa droite, se tourne à tout instant pour dévorer des yeux le mari beau et droit. Jean Berlouin a perdu cette courbe des épaules commune chez les citadins toujours penchés sur une table de travail ou de jeu. Ses prunelles brillent d'une joie calme. Dans quelques instants, sa Régine deviendra partie de sa chair et il pourra reprendre l'ascension du bonheur dans le noble devoir du chef de famille.

Régine prononce le « oui » sacramentel d'une voix nerveuse. Toute son âme de vierge, prête à se donner, monte vers la Mère de la Pureté pour la remercier de sa protection. Puis elle suit son homme dans la grande allée pour entrer dans la vie.

Le retour à la maison des Groleau est rapide. Les nombreux fermiers suivent dans leurs traîneaux couverts de robes de carriole et les souples couvertures flottent à l'arrière des voitures basses avec une grâce de héron. Dans la porte ouverte, malgré le froid vif, la mère de Régine essuie ses larmes de joie avec son tablier rose.

Dans un poêlon, la farine grillée des boulettes

pétile : bruit du bois qui meurt, tout comme la plainte des flambées cuisant le dîner.

En deux sauts, la mariée est dans les bras de sa mère et l’embrasse.

– Tu sais, dit-elle, ta fille est heureuse !

– Tu l’as bien mérité, ton beau gars de la ville.

Jean intervient :

– Je ne suis plus un gars de la ville, maman.

Et il embrasse sa belle-mère sur les deux joues, avec l’impression de coller ses lèvres sur des petits fours sortant des casseroles.

– C’est vrai, dit-elle, vous resterez avec nous, n’est-ce pas ? Vous serez un autre brave sur nos terres...

Jean se dit qu’en effet, il ne sera vraiment réhabilité à ses yeux que le jour où il sera tout à fait devenu un maître du sol. Il serre la main de son beau-père. Celui-ci est guindé dans un faux-col qu’il n’a pas porté depuis le dernier baptême, celui de Philémon, le sixième fils de sa fille aînée. Puis, discrètement, avant que la foule des invités n’ait rempli la grande salle aux solives basses, Jean et Régine se sauvent dans la chambre de celle-ci.

Une émotion indicible étreint l’homme qui, naguère, était habitué aux conquêtes faciles marquées par le tic-

tac d'une horloge. Ses mains tremblent en détachant les agrafes du col de la blouse de sa femme. La peau satinée est belle autant qu'une pomme blessée par trop de soleil et la charmante jeune femme laisse tomber sa tête renversée sur l'épaule de son mari. Les bouches se soudent longuement. Le baiser est chaste. Il semble que la nouvelle intimité permise par le sacrement donne une candeur naïve aux deux époux qui, dans quelques heures, seront devenus des amants. Un cri fuse entre les lèvres pressées :

– Jean, je t'aime !

– Ma Régine aux beaux cheveux de nuit !

Des murmures viennent troubler l'étreinte. En bas, les invités réclament la mariée qui leur appartiendra pendant tout le jour et une partie de la nuit. Régine endosse une robe d'intérieur et, pour la première fois, Berlouin voit sa femme dans le secret de la chambre nuptiale. Un grand frisson le secoue et des larmes perlent à ses paupières.

Au dîner, Maxime Groleau, qui se pique de faire les choses en grand, invite le maire à présenter la santé de sa fille. Isidore Plamondon se lève, après avoir avalé une dernière boulette de ragoût, et commence :

– Mes amis et dames du rang, nous avons la joie de posséder avec nous un citadin de la ville qui a voulu

prendre pour femme une fille de la terre. Je lève mon verre de vin de blé à la santé de la jeune madame Régine et je vous invite tous à faire de même pour lui souhaiter une nombreuse prospérité.

Régine se penche à l'oreille de Jean et lui souffle gaiement :

– Tu verras si je serai prospère, mon mien.

L'après-midi passe vite en hiver et les couples se sont contentés de causer de tout et de rien. Jean s'est mêlé aux groupes de fermiers et les écoute. Pierre Lazure veut avoir un veau de race, l'an qui vient ; René Terreson, célibataire endurci, bûcheron sans pareil, défrichera deux autres arpents de terre pour s'acheter un radio. Il affirme en riant :

– Ces bebelles-là, ça parle autant qu'une femme et, quand on veut dormir tranquille, on les ferme. Mais avec une femme, pas moyen de rien fermer...

Janvier Nadon dit à Jean :

– Vous avez-t-y l'intention de vous établir sur une terre ?

– Je crois que oui, monsieur Nadon.

– Ça, c'est bien. Et dans notre bout, la terre, elle se laisse fourgailer et elle donne plein rendement, que je

vous dis. Moi qui vous parle, j'ai sorti cent minots d'avoine avec l'ensemencage de vingt dans mon tré carré du cordon de Saint-Pierre. Ousque vous avez l'idée de vous brancher, mon jeune homme ?

Régine cligne de l'œil et montre l'escalier conduisant à sa chambre. Jean sourit à cette gaminerie et répond :

– J'ai l'intention de m'établir dans la paroisse de Saint-Zénon. Mon beau-père m'a parlé du huitième rang.

– Vous pouvez jamais frapper mieux, l'terreau est riche et, dans les baissières, le mil viendra au ventre des chevaux. La rivière du Milieu donne de la bonne eau et vous pourrez faire du sucre dans la belle érablière qui couvre tout le flanc du canton, jusqu'à Saint-Michel-des-Saints.

Au souper, les invités mangent ferme et, quand la table est desservie, la mère Groleau annonce :

– Préparez-vous les jarrets, les jeunes ; les violoneux viennent d'arriver.

Dans la salle familiale, qui fait la moitié de la maison, le père Maxime aidé de François Doré et de quelques jeunes invités, roule les catalognes et les lourds tapis crochetés dans un coin pour faire de la

place aux fervents des danses carrées. On a fait une estrade pour les trois musiciens avec la table de cuisine. La huche a été transformée en restaurant. On y voit des piles de beignes et de tartes. Dans le bahut, bien poussées contre le mur, deux cruches attendent les glouglous des danseurs assoiffés. Le whisky de Saint-Pierre-Miquelon, transporté jusque dans le fin fond du nord par les camions des vendeurs de poules, se donne pour \$10 le gallon et Maxime Groleau en a acheté huit pour donner du cœur aux jeunes comme aux vieux.

Jean et Régine sont partout. La mariée ne saurait dire combien de fois elle s'est fait embrasser. De fiers gars de Saint-Michel ne cessent de prétendre qu'ils n'ont pas eu leur tour. Et Régine, heureuse, donne sa bouche comme un bouton de rose donne sa beauté aux frelons goulus grisés par le soleil.

Huit couples ouvrent la danse et Maxime Groleau et sa femme, le maire et sa lourde moitié, François Doré accompagné de Célânise Ducoteau, déjà toute tremblante d'être au bras d'un bel homme, et les mariés forment le « set » d'honneur. La voix de Janvier Nadon, traînante autant que sa jambe infirme, car Janvier « boite tout bas », se fait entendre :

– À pleins poignets, les violons !

Les couples sautent, tournent, font la chaîne et obéissent aux ordres de Nadon, plus solennel qu'un

député en visite électorale chez le curé d'une de ses paroisses :

– A la man a lef... Gents center and ladaies round...

Parfois un jeune danseur quitte sa compagnie et tape une gigue royale sur le plancher en pin lavé. À toute minute, quoique la soirée soit à peine commencée, des voix claires fusent :

– Au jour... au jour...

À la deuxième danse, Régine reprend le plancher avec François Doré, qui n'a pas fini de s'amuser des soupirs et des œillades de la pauvre Célânise, et Jean se place près d'une fenêtre pour observer. Il regarde les figures. Elles expriment toutes une merveilleuse naïveté. Tous ces gens-là vivent satisfaits dans leur lutte contre la forêt pour agrandir la région des foyers-souches. Aucun visage n'est marqué de cette mélancolie fréquente chez l'homme des villes. Ce dernier a pour horizon les murailles et les pavés, les hideux panneaux-réclames. Jean regarde dehors. Il appuie son front sur la vitre gelée. Une bonne fraîcheur le saisit. Le givre fond et il distingue une lune qui roule parmi les nuages avec la grâce d'une ballerine nue. Jean a tant de fois contemplé la lune, au lac Guénard, en rêvant à Régine. Il pense à son vieil ami William Dorval, pris subitement de rhumatismes, qui n'a pu venir voir les épousailles. Comme la ville est loin ! Ici,

c'est l'espace blanc sous la nuit bleue de janvier ; sous un ciel serein à picots d'étoiles, l'hiver vif étend à l'infini ses tulles épais.

Le jeune homme regarde les murs du « dancing ». Du papier de couleur rose orné de grappes de fleurs plus sombres prend toute la lumière lourde des deux lampes d'étain. Celles-ci sont suspendues au plafond par des broches recouvertes de rubans bleus et jaunes pour la fête du mariage. Un portrait de Laurier orne le milieu d'un pan, le Laurier de 1896 portant déjà l'épingle à cravate en fer à cheval. À gauche du grand Canadien, il y a une Sainte Famille, vieille de toujours, comme les Sainte Famille qu'on trouve dans toutes les maisons campagnardes. Jean aura la sienne, lui aussi. Une photographie en couleurs de Léon XIII, le pape par excellence pour la vieille génération, fait pendant à l'image sainte. Le pan opposé, celui qu'enfume l'énorme poêle, est troué par l'ébène d'une petite croix de tempérance, pareille à des ailes de corbeau séchées et clouées au mur par un chasseur dans sa cambuse blottie au fond d'un ravin. Dans un cadre bombé, on voit une croix et les poignées d'étain blanc d'un cercueil : souvenir d'un aïeul mort, image de la gloire des humbles. Un souvenir moins triste et tout aussi baroque attire le regard de l'observateur : dans un autre cadre, protégés par un verre brillant, des fleurs cirées. C'est le bouquet de noce de la mère de Régine, qui,

justement, s'approche de Berlouin.

– Un beigne, monsieur Jean ?

Il en prend un, remercie et, désignant les danseurs :

– Voyez combien votre fille est belle.

– Oh ! oui, bien sûr, mais elle va se fatiguer à trop danser.

– Non, bonne maman. C'est sa destinée de faire de la joie partout où elle passe.

Les violons mordent, grincent, pétillent. Les musiciens d'occasion essuient leurs fronts moites avec de grands mouchoirs de coton rouge et des groupes tournoyants monte avec la sueur des corps le cri traditionnel des campagnes en fête :

– Au jour... au jour...

Berlouin se dirige vers la cuisine, où les vieux boivent ferme et têtent leurs pipes, contents de se trouver ensemble.

Janvier Nadon, toujours boitant, a donné sa place à un jeune pour « caller » et arrête Maxime Groleau dans la porte mitoyenne en disant :

– Hé, le vieux, j'ai une histoire pour vous.

Le père Groleau, qui ne demande pas mieux que de l'entendre, l'encourage :

– Envoye fort.

On entoure Nadon qui commence par se moucher vigoureusement.

– Quarante ans passés, dit-il, j'étais dans le Maine, en pension chez un vendeur de whisky. La ville était toute bâtie sur le roc. Un matin, en face de la buvette, j'vois passer deux cents chats. Surpris, je demande au commis : « J'ai pas les bleus, hein ? C'est bien des chats qui passent ? » Y m'répond : « C'est bien des chats, vous avez pas les bleus ». Le soir, les chats reviennent ; le lendemain, ils passent encore, le sur...

– Serpent de démon, s'écrie Maxime, où qu'ils allaient, les matous ?

– J'vais vous le dire. La ville avait rien qu'un trou de sable, à cinq milles, et tout le monde avait dompté leurs chats. J'ai jamais vu des chats aussi propres...

Groleau donne un coup de poing sur l'évier en sapin. Tous rient à se tordre. Puis le père de Régine relance son invité après avoir passé la cruche à la ronde.

– La propreté de vos chats me rappelle un fait, dit-il. C'est drôle, l'affaire est aussi arrivée dans le Maine. Joseph Murphy hivernait avec nous autres dans un camp de bûchage. C'était un Irlandais, toujours triste, qui s'ennuyait de son Erin. Le bonjour ne se lavait jamais. Pas besoin de vous dire qu'il était sale, assez

sale qu'un soir je viens à bout de le faire rire en contant une histoire de chatte coureuse. Murphy part à rire, j'appelle pas ça rire. V'là-t-il pas que la peau de son visage commence à fendre partout, à force de rire. C'était de la croûte, dure comme du charbon. Le pauvre Murphy a tant ri qu'il en est défuntisé trois mois après...

Janvier Nadon se lève, donne la main au conteur et admet sa défaite :

– Vous me bitez, vous me bitez, le père Maxime.

À minuit, il fait arrêter les violons et, avant le réveillon, monte sur la table pour faire un boniment :

– Mamzelle la mariée, je crois que votre bonheur sera complet, mais pour suivre une vieille coutume établie dans ma famille depuis bien longtemps, j'vais vous faire un cadeau. J'ai apporté un jeune chien de ma fameuse Jenny, la meilleure dans la paroisse pour aller cri les vaches et nous avertir quand les ours rôdaient autour des moutons. Je l'ai appelé Mousse parce que je l'ai trouvé dans le bois avec dix autres, aux premières neiges. Il a tous les signes d'un vrai bon chien de campagne. Je vous le donne en gagerie de bonheur.

Sans s'excuser, Nadon se dirige vers la porte qu'il ouvre rapidement et s'engouffre dans la nuit. Il court à la grange pour revenir avec Mousse, animal long de jambes et déjà fort en crocs. Régine le prend dans ses

bras, le cajole et le donne à Jean, toute joyeuse :

– J’aurai deux amours de chiens-chiens...

Le réveillon dure trois heures. Le départ des invités ne se termine qu’à l’aube blanche des matins d’hiver et, après avoir rempli son poêle de billes vertes, la maman Groleau embrasse longuement sa fille, plus tendrement que jamais.

Jean prend sa femme dans ses bras et monte l’escalier en trois bonds pour arriver plus vite à la chambre nuptiale.

IX

La terre du huitième

La terre du huitième, choisie par Jean Berlouin pour sa réhabilitation, est une terre forte. Déjà les blés dépassent les souches en se gonflant de la sève des arbres coupés.

Elle est chaude, la terre du huitième ! Une chaleur de siècles. Et le vieux soleil attarde ses rayons dans l'humus violé afin d'en arracher la quintessence des floraisons prochaines.

Elle est bien gardée, la terre du huitième. Tout autour, des clôtures en pieux de cèdre défient le temps et les hommes. Les écorces des longues gaules superposées ont la couleur et les plis des mains des vieillards. Quand la lune argente les piquets solides et joue dans les filaments chevelus des petits arbres morts, l'on croirait voir les tresses d'une blonde enfant soulevées par un léger vent qui meurt.

Les animaux sont gras sur la terre du huitième. Le pas des vaches brunes est pesant et le lait gonfle les pis

charnus. À l'abreuvoir de Dieu, préparé par Jean, entre deux étreintes, brille la mare de la source vive. Les bêtes paresseuses aiment à y plonger des museaux lisses et rudes.

La maison de Jean Berlouin est bâtie avec le cœur des chênes et le nouveau colon, initié par le travail aux secrets de la forêt, a maintenant des doigts rudes autant que le gazon du clos toujours coupé par les brebis grasses. Ses épaules nues sous un chandail en laine piquante, imitent les racines des pins tordus et son corps d'athlète a bien la robustesse d'un corps de défricheur.

Jean est devenu l'ennemi de la forêt. Il la fouille pour y cacher la semence et change peu à peu le vert des feuillages en un vert de prunelles : avoines, seigles, orges ou trèfles jeunes.

Le printemps lui a donné des futaies envahissantes et il lutte tant qu'il peut, coupe, arrache et tout son corps se ploie en tenailles pour aider le germe offert au sol qui lui appartient. Les roches sont des ennemis, plus que les arbres, puisqu'elles sont inutiles. C'est avec des cailloux arrachés aux champs qu'il a élevé le four à pain, la porcherie, le solage des granges, l'étable et le fenil.

Berlouin est marié depuis cinq mois et il est

rayonnant de fierté parce que Régine cache depuis les premiers jours dans ses flancs assouplis le fils qui le remplacera à la charrue, à l'abattage et aux friches de la terre neuve.

Juillet commence à caresser la terre. Un soir doux se précise dans le sang des derniers rayons. Une arabesque de nuages aux rayures d'argent se soude au crépuscule violet. Les deux époux, assis dans l'herbe qu'autour d'eux fouillent les poules, causent avec douceur, cette douceur faite de paix, de force et de confiance que le doute n'a jamais brûlée de son fer. Jean est très ému.

– Ma mienne, dit-il, ma brune, j'achève le « ber » taillé dans la vallée des ormes. Il sera solide et beau, rugueux et large. Nous nommerons notre fils Jean, comme moi. Et c'est un fils que nous aurons. Dieu ne me le refusera pas. Quand j'aurai étendu ma tombe à côté des tombes des plus vieux, près de l'église en pierre blanche, Jean continuera mon travail.

Régine tressaille et, se redressant de toute sa beauté, elle dit :

– Jean, nous aurons un fils puisque tu l'as voulu ainsi et nous aurons d'autres fils parce que je l'aurai voulu, moi aussi. Je ne crains pas la souffrance de la maternité et je t'aime. Ma mère a souffert comme toutes

les mères et je n'ai rien en moi qui m'empêche d'être digne d'elle.

La nuit déroule ses velours bruns sur les pommiers déjà remplis de fruits verts pareils à des œufs de canards sauvages. Les oiseaux se sont tu. Le chien à longs poils mord le jarret d'une vache folle pour la ramener à l'enclos. Deux coqs s'attardent à gratter dans un amas de fumier pour offrir un dernier grain fendu aux poules attentives et tellement soumises. Jean se rapproche de sa femme. Leurs épaules se touchent. Un parfum de pommes tombe des arbres et se mêle au parfum capiteux des cheveux noirs de la jeune femme ardente.

– Régine, dit Jean, ma Régine douce, combien je t'aime ! Je pense à nos ancêtres, à la première chaumière dans la forêt, aux premiers baisers, aux premiers travaux, à la première étreinte voulue dans le lit de rodins pour la survivance de notre race. Nous les continuons. Respire l'odeur charnelle de la terre. Années, jours, minutes et secondes sont restés dans les sillons lourds moulés par les fatigues et les sueurs de ceux qui sont morts. Pas surprenant qu'elle soit fertile, ma terre ! Qui sait ? Vois la forme imprécise des roses au fond du jardin. Il y a peut-être dans le sol la cendre des os d'une arrière-grand'mère. Et la mort de ses

prunelles olive a créé, à jamais, la vie des roses roses. Tout se tient ici-bas, ma petite Régine. On ne le sait pas dans les villes. Quand je m'accroche à la charrue, juste au moment où l'aube s'attache aux monts, j'ai hâte de sentir mon front moite et de voir tomber la sueur du ventre de mes chevaux noirs. Je me dis que ce sont ces gouttes qui permettront au blé de la fin d'été d'avoir une plus belle couleur, celle de ta chair, Régine...

Berlouin prend sa femme par les épaules, la tourne vers lui et l'embrasse sans l'ombre d'un désir impur. Régine ferme les yeux, avec un mouvement de fleur qui veut garder toute la pluie d'un orage, et répond :

– Merci, Jean !

La nuit change ses velours bruns en peluche noire. Un renard glapit et appelle sa compagne cachée dans les chaumes. Des hiboux ouvrent leurs yeux béats et lents et cherchent avec un regard encore imprécis le lièvre qui va mordiller la mousse amère des savanes. Une lune énorme se pose sur le plus bel érable, elle flotte un moment, gonflée des effluves de mondes morts, et monte, monte doucement pour prendre peu à peu l'allure d'un boulet magique déchirant les nuages de son or rayonnant. Régine parle à son tour :

– J'ai hâte d'avoir mon fils, ton fils, pour le mordre avidement de toutes mes lèvres humides. Tu ne seras pas jaloux, mon Jean, car tu recevras aussi par lui la

tendresse de la mère. Il me semble voir ses petites mains roses, deux ailes de papillon, se posant dans mes cheveux, sur ma gorge. Ses lèvres sont juste assez grosses pour imiter une cerise juteuse. Et dans ses yeux jeunes la beauté des midis jettera ses ondes chaudes. Je le laisserai nu sous les arbres afin que le soleil l'endorme. Il lui faudra l'arôme balsamique des sapins pour mieux ouvrir ses poumons avides. Si des insectes le piquent, il ne pleurera pas, car il aura déjà en lui la force des hommes de la terre. Je le regarderai dormir. Aucun pli mauvais n'assombriera son front parce que les enfants de la terre rêvent toujours aux anges.

L'homme sourit dans l'ombre. Quelle femme magnifique il a épousée ! Jean fait un geste de semeur, englobant la nuit, le ciel et sa terre, et il dit :

– Tes fils seront comme toi, ma femme. Comme toi, ils auront le courage des luttes qui est aussi le courage des victoires. Demain, je m'attaquerai avec une énergie nouvelle au bosquet de saules, près de la rivière, afin d'avoir un autre arpent de terre en culture, l'an prochain. Ta belle jeunesse pousse mon sang aux tempes. Je t'aime, Régine. Je veux travailler pour toi, pour nos enfants, pour la gloire intime du travail généreux et fécond.

Levant sa femme dans ses bras d'acier comme pour l'offrir à la nuit, il murmure :

– Viens, Régine. L’ombre de la maison nous appelle et je crains la rosée pour tes cheveux de nuit chaude.

Les époux dorment maintenant sur le paillason de foin, se tenant par la main. Sur la terre du huitième, la nuit dort aussi, bercée par le grand silence des terres ensemencées.

X

Les loups

Berlouin est assis sur une souche et caresse le taillant de sa hache avant de se remettre à mitrailler les grands arbres droits. Le matin est frais. C'est un matin d'août pesant de sève. Les ailes des oiseaux sont alourdies. Les animaux, allant d'un pas pesant vers les étables ouvertes, laissent un arôme de lait sur la sente poussiéreuse.

Le paysan-bûcheron est beau. La terre a fini de le transformer en hercule. Sa chemise de laine colle et laisse tomber des muscles durs et tendus. L'échancrure de la gorge montre une touffe de poils bruns comme un nid de chardonneret parmi les chanvres d'un jardin. Ses yeux sont noirs, de ce noir sain qui jette des éclairs, lorsque les tempêtes de la vie ou des passions les bouleversent. Les joues maintenant pleines, mais sans graisse inutile, donnent à la figure un aspect de santé campagnarde et les cheveux encadrent un front large et serein.

Un bruit dans les broussailles le fait se retourner. Il sourit.

– Bonjour, ma petite femme. Je te croyais encore au lit.

Régine laisse fuser un rire clair et s'écrie :

– Tu es fou, Jean. Vois comme le soleil est haut et je savais que tu avais déjà faim. Je suis venue lentement, ne t'inquiète pas. Je t'apporte un morceau de porc salé, du pain et de la mélasse et je retourne traire mes vaches. Si tu voyais comme les pis sont gonflés ! Elles ont dû passer la nuit dans la vallée, au bord de la rivière, où l'herbe est drue et forte.

Berlouin saute sur ses pieds, prend sa femme par la taille et l'oblige à s'asseoir sur la souche qu'il vient de quitter. Il lui donne un baiser sur les yeux, ferme ses doigts osseux sur les épaules rondes et la contemple avec ferveur.

– Nous aurons bientôt notre fils, dit-il. Sois prudente.

Régine passe ses petites mains dans les cheveux de son homme et murmure d'une voix chantante :

– Tu veux toujours abattre tes dix arpents cet automne ? Si tu savais comme je suis heureuse de te voir ainsi, mon grand gamin. D'ici deux ans, nous pourrons ajouter à nos troupeaux, en même temps que

notre petite famille augmentera...

Le bûcheron s'agenouille devant sa femme pour cacher son front sur ses genoux. Un grand silence tombe sur le couple divinement beau. À l'orée du bois, deux orignaux souples passent en trombe et disparaissent dans une savane de cèdres. Régine renverse sa jolie tête et module le mot de toujours :

– Mon grand, je t'aime !

Quelques minutes plus tard, Berlouin mord à pleines dents dans son déjeuner, suivant du regard sa femme qui s'éloigne en se balançant dans les avoines. La silhouette, amincie par la distance, a des gestes de papillon volant vers le soleil et la vie.

Le soir, Berlouin a coupé son arpent de terre. Il ne s'arrête qu'en voyant les premières étoiles commencer à cligner des yeux, une à une, dans les éclaircies d'un ciel tacheté de petits nuages opalins.

Un mille le sépare de sa maison et il s'achemine, tête haute, vers l'humble château de son petit royaume. La nuit tombe vite en forêt et Jean est soudain surpris par des hurlements rapprochés. Plus calme que jamais, il allonge le pas afin d'apaiser plus vite l'inquiétude de Régine qui a sûrement aussi entendu les loups. Elle sait comme lui que les loups sont méchants et attaquent l'homme qui s'attarde dans la bruine.

Berlouin écoute la plainte de famine et de mort. Il compte douze fauves en se guidant sur les diapasons des cris sauvages. L'hallali se rapproche, se resserre. Des yeux de feu commencent à poindre dans les broussailles de la sente. Le bûcheron n'a pas peur. Il connaît sa force et sa hache, qui tombe les pins centenaires, viendra bien à bout de quelques loups.

Soudain une ombre surgit de terre à trois pas, s'abat vers le jeune homme alerte. D'un geste rapide, Jean coupe en deux la bête qui s'écrase à ses pieds. Il la repousse et court s'adosser à un arbre large, ne voulant pas risquer une attaque de dos.

Les loups approchent lentement, museau au vent et le sang d'un des leurs aiguise les plaintes de curée. Impassible, Berlouin attend et sa vue domine le groupe, qui resserre son cercle à chaque seconde. Deux loups sautent à la fois dans la direction de leur proie. La hache vole de nouveau. Un animal tombe, la tête coupée, mais l'autre réussit à planter ses crocs dans l'épaule de l'homme. De sa main gauche, le blessé étreint le fauve à la gorge et ses doigts étouffent, brisent, jusqu'à ce que le loup tombe sur le sol avec des soubresauts de mort. Deux autres bêtes sautent vers le colon. Deux coups de hache et les victimes roulent l'une sur l'autre.

Le reste de la bande hésite un moment, mais se

rapproche et Jean entend la respiration saccadée des carnassiers. Leur haleine puante lui monte au nez et ses yeux vont de l'un à l'autre, plus étincelants qu'une mouche à feu.

Trois loups, cette fois, bondissent ensemble vers le cou du bûcheron. Plus souple qu'un lièvre, celui-ci se penche et le trio, qui manque son but, va retomber à dix pas plus loin. Un quatrième rampe sournoisement vers les jambes. Jean attend que la bête soit à sa portée et la hache tombe avec un bruit mat pour briser le dos de l'ennemi qui hurle sa douleur et culbute avec les autres cadavres gris.

La fatigue, cependant, commence à gagner le jeune brave et six fauves encore se préparent à une nouvelle attaque. L'homme, un moment, regarde les cieux et la lune apparaît entre deux nuages, belle comme une épaule de femme avec son croissant arrondi. La clarté permet au jeune homme de mieux distinguer ses ennemis et il se décide à les attaquer lui-même.

Pas à pas, il avance et sa hache siffle, tourne et tombe en mouvements glorieux, jusqu'à ce que deux loups seulement demeurent. Ces derniers, les plus gros, disparaissent afin de pouvoir mieux lancer une dernière attaque et Jean, affaibli par sa blessure, sans la protection de l'arbre derrière lui, sent que la situation devient désespérée. Il pense à sa Régine bien-aimée, qui

doit pleurer, sachant son mari dans un danger mortel.

Un bruit nouveau surprend le colon. Sans se retourner, il sait qu'un loup a sauté vers lui, de l'arrière. Se jetant à genoux, il voit passer une ombre au-dessus de sa tête. Les pattes lui effleurent les cheveux.

Au moment où le bûcheron se relève et recommence à faire tournoyer sa hache, un cri éperdu éclate tout près :

– Courage, courage, mon grand !

Est-ce possible ? C'est la voix de Régine. Berlouin éclate en sanglots et tombe à genoux en voyant le feu d'une lanterne qui danse en grossissant parmi les jeunes sapins. Des jappements vigoureux accompagnent la lumière. C'est Mousse, le chien fidèle, qui rejoint sa maîtresse.

Les cris du chien et la lumière font fuir les derniers loups et la jeune femme s'affaisse dans les bras de son mari. Après des épanchements qui défient toute description, parce que nul homme ne peut raconter de tels moments, Jean parle à travers ses pleurs :

– Régine, ma petite Régine, il ne fallait pas faire cela. Le danger était trop grand pour toi et pour...

– Mon Jean, je sais depuis longtemps que les loups n'attaquent personne quand ils voient du feu. Et j'aurais mieux aimé mourir moi-même plutôt que de te perdre.

Je ne savais pas où était Mousse. Je l'ai appelé en vain. Il vient seulement de me rejoindre.

– Ma chère Régine, tu dois être épuisée.

– Non, mais tu es blessé. Il y a du sang sur ton épaule. Vite, rentrons.

Le lendemain matin, les deux enfants de la terre retournent ensemble à l'endroit du massacre. Jean marche avec peine. Son épaule lacérée le fait beaucoup souffrir. Tous ses membres sont endoloris par l'effort surhumain qu'ils ont fourni.

Dix cadavres commencent à gonfler sous l'action de la chaleur et des milliers de mouches à vers bourdonnent autour des gueules pantelantes et des yeux vitreux. Le spectacle répugne. Jean commence à couper les têtes afin de les envoyer au gouvernement.

– Cent cinquante dollars, dit-il à Régine.

Elle, blottie contre son homme, répond doucement :

– Plus qu'il n'en faut pour choyer notre enfant plus que le sont les plus choyés des enfants des villes.

XI

Intermède

En se consacrant au dur travail de la terre, Jean Berlouin n'a pas oublié les muses qu'il a appris à chérir pendant ses cinq années de collègue. Et c'est avec une joie de gamin qu'un soir d'automne, au début d'octobre, il s'approche de Régine donnant le sein à son poupon de six jours. Le jeune homme embrasse légèrement son fils et sa lèvre frôle la chair chaude et brune de sa femme. Un bonheur débordant le possède.

Tirant un papier de sa chemise de laine, il s'assoit au pied du lit conjugal et commence à lire avec une émotion grandissante :

« Ma mie, vois l'automne. Tu tressailles. Il n'est pas méchant. Te souvient-il ? Tes rougeurs de vierge sous le rayon des épousailles. Je retrouve le carmin de tes joues sur les feuilles des églantiers fatigués par un été de floraisons.

« Tes lèvres sont humides... Mais l'aube est plus lente maintenant. Hier encore, sous la fenêtre, tu

admirais avec moi le dernier œillet pourpre fleuri dans notre rustre jardin. Il attend accablé le lent retour du soleil. Et la rosée s'attarde sur les pétales avides de vie, comme la salive délicieuse de ta bouche, ma Régine...

« L'or de ta prunelle conserve toujours son miroitement de topaze, tout comme le cep de vigne sauvage qui s'accroche au rocher de ma terre neuve. Les premiers vents froids mordent et tuent les feuilles. Pourtant, la tige garde sa couleur de pollen. Elle a même sacrifié le sang de ses grappes pour garder ses teintes d'écorce vivante et rude. Et sa couleur me rappelle tes yeux, quand je suis courbé sur ma terre, la tienne, celle de notre petit Jean ».

Berlouin embrasse sa femme sur la bouche et continue à lire :

« Ta chevelure est noire, Régine... Si tu savais combien j'aime les ormes alanguis par de séculaires fécondités. Ils continuent à frôler le ciel de leurs cimes. Cet attouchement des nues a donné à leurs ramures la molle couleur de tes tresses. Les feuilles en tomberont plus tard, avec la douceur d'un geste de petit enfant, sur le sol dur. Ma mienne, ton baiser, ce soir, est plus lent. Voici l'automne...

« Automne laurentien, tu arrives doucement. Un

frisson passe sur tout. La froidure du silence se mêle aux premières gelées pour tendre un voile à l'aurore. Et l'âme des couleurs choisit les érables pour prolonger ses rayonnements.

« Les premiers froids, Régine, sont un coup d'ongle au front des chênes et ces blessures suppurent tout l'or des sèves endormies.

« Peu à peu, l'emprise du mois intensifiera ses caresses. Déjà les montagnes ondulent sous le chatoiement discret des vendanges célestes. Les merles nous ont quittés pour offrir leurs gorges royales aux regards des amoureuses des pays chauds.

« Ma Régine, l'hirondelle tire une dernière ligne bleue entre les eaux bleues et le ciel bleu. Petit architecte de Dieu, l'oiseau-bijou marque ainsi la séparation des jours émus de l'été d'avec la lancinante blancheur de l'hiver.

« Les canards sauvages poussent leurs ailes vers d'autres matins. Aux nids demeurent les souvenirs d'amour pour les ramener en mai, trouant l'horizon de leurs flèches.

« Les étourneaux ont peur de la neige. Ils fuient. Et le sable des déserts aura d'ici mai ses fleurs noires.

« L'oiseau-mouche volette par bonds lumineux

jusqu'aux Tropiques. Il piquera la rose de son corps sur le cactus solitaire, donnant un des sourires de Dieu aux déserts de la soif ».

Jean se tait et, enlaçant sa femme avec tendresse, il lui dit :

– Oh ! toi, ma vie, mon inspiration, ma beauté !

XII

Roi de sa terre

Octobre souffle son haleine froide sur la forêt et les matins transis tendent un filet de brume sur la nature. Quand le soleil commence à couper les mailles de l'encerclant tissu, des bouquets de fleurs vives apparaissent indécis au faîte des érables et des chênes, qui ont conservé quelques feuilles aux teintes brillantes, à sève plus riche.

Jean s'acharne à finir un sixième arpent de terre-neuve au cordon de sa ferme soudée comme une cicatrice à la forêt vierge du Nord. Il est debout avec l'aurore. Sa chemise d'étoffe brune est déjà toute trempée de sueurs quand les premiers rayons du jour s'assomment et rebondissent d'une roche à l'autre, dans la rivière tumultueuse. Il coupe, arrache, brise les arbres et les branches ; il tire sur les racines pour les sortir de la terre et préparer la molle consistance du terreau qui recevra, l'an prochain, sa première semence.

Les anciens copains de la ville, les petites danseuses

aux épaules nues de « Chez Maurice » ouvriraient des grands yeux surpris en voyant, après quinze mois, leur ancien compagnon de plaisir. Il est beau comme un dieu champêtre et sa silhouette élancée imite les jeunes arbres qu'il coupe d'un seul coup de hache.

Parfois, le jeune colon s'attaque à un arbre centenaire et la blessure du fer s'élargit à la base du tronc, évoquant les pains chauds sortis du four ancien sur les routes des villages.

Le midi, Régine, rapidement rétablie, ou sa jeune sœur venue pour lui aider après la naissance du petit Jean, apporte son repas à Berlouin. Depuis quelques jours, Régine vient avec son poupon. Les époux mangent ensemble, âprement. Puis la femme fait boire son fils.

Régine a placé des « pierres de sel » près d'une source, à l'orée du bois, pour apprivoiser quelques chevreuils. Elle garde toujours des croûtons secs pour les graciles fauves et c'est en tenant son homme par la main qu'elle va soigner ses amis timides. Le mâle approche d'abord en levant très haute sa belle tête ornée de bois déjà durcis car l'époque des amours approche. Le superbe animal renifle l'air, regarde à gauche, à droite. Les poils du dos se hérissent un moment à la vue de Mousse. Le mâle s'avance ensuite et appelle sa compagne avec un petit cri doux semblable à celui d'un

agneau cherchant sa mère. La petite femelle sort du bois et vient se frôler contre son prince brun. Les deux bêtes lèchent les pierres salées avant de se décider à manger dans la main de Régine. Les langues rudes et agiles chatouillent les doigts. Elle rit et flatte les cous soyeux à tons de sapin morts. Les chevreuils regardent leurs maîtres de leurs beaux grands yeux bruns. La crainte s'y condense, mais aussi la joie, une joie faite d'instinct, inconnue des hommes parce qu'elle est absolue.

Mousse, dressé de façon admirable, ne fait pas un saut de peur d'apeurer les fauves. Assis sur son derrière, il surveille Jean, le bébé, et grimace méchamment si une pie ose approcher de trop près le marmot qui braille, chaudement emmailloté, sur une pierre plate.

Près de la source, Jean a construit un lit de branches souples. Tous les jours, pendant l'été, il invitait Régine à s'y coucher près de lui. Le soleil de novembre est chaud, aujourd'hui. Jean regarde sa femme.

– Ma Régine, tu te souviens du lit de mousse au lac du Caribou ?

– Oui, quand j'eus peur de moi et de toi, et toi aussi tu as eu peur...

– Nous n’avons plus peur aujourd’hui, ma bien-aimée.

Après un moment de silence, Régine appuie sa tête sur l’épaule de son homme et murmure : l’heure est à l’amour, mon Jean...

Et les époux, seuls devant Dieu, parmi la nature qui se dépouille pour l’hiver, reprennent un moment le chant interrompu de la vie, ce chant qui donne aux amants une illusion d’immortalité.

Après le départ de Régine, qui rentre à la maison pour coudre, tisser et préparer le repas du soir, le roi de la terre du huitième, lui, se ploie davantage vers le sol pour en retravailler la substance, poussé par l’inextinguible désir d’agrandir son patrimoine, sachant bien que d’autres fils sortiront de son amour.

Table

I. Jean Berlouin	5
II. Régine Groleau	27
III. Un commis au bois.....	42
IV. Premier baiser	49
V. L'automne	65
VI. L'hiver	71
VII. Le messager	89
VIII. Une noce à Saint-Zénon.....	94
IX. La terre du huitième	112
X. Les loups	119
XI. Intermède	126
XII. Roi de sa terre	130

Cet ouvrage est le 209^{ème} publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.